

Pierre-Joseph Proudhon

“ Le travail ”

Textes choisis par Jacques Muglioni,
professeur au Lycée Henri-IV

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi
Courriel: jmt_sociologue@videotron.ca
Site web: <http://pages.infinit.net/sociojmt>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"
Site web: http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de :

Pierre-Joseph Proudhon

“ Le travail ”

Une édition électronique réalisée à partir du livre **Proudhon, Justice et liberté**. Textes choisis par Jacques Muglioni, professeur au Lycée Henri-IV. Paris : Presses universitaires de France, 1962, 264 pages, troisième partie : “Le travail”, pages 137 à 190. Collection : Les grands textes.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2001 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format
LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition complétée le 19 mars 2003 à Chicoutimi, Québec.



Table des matières

Avertissement

- I. Oeuvres utilisées
- II. Abréviations et éditions
- III. Choix des textes, titres, index, notes

“ Le travail ”

I. - L'action et la pensée

- 115. Au commencement était l'action
- 116. Par le travail l'intelligence se fait signe à elle-même
- 117. L'instinct et l'intelligence
- 118. Le travail et l'esprit
- 119. Le langage

II. - Définition du travail

- 120. La loi du travail
- 121. La loi de consommation et la loi du travail
- 122. Le travail est un fait humain
- 123. L'homme ne fait rien selon la nature
- 124. Le travail seul est créateur
- 125. Le travail ne peut être un jeu
- 126. Travailler, c'est dépenser sa vie
- 127. Le travail n'est pas notre fin
- 128. L'institution du dimanche
- 129. Pourquoi les bêtes ignorent l'ennui

III.- Le travail et l'éducation

A La division du travail

- 130. Loi ou subversion du travail ?
- 131. La division du travail : sa cause
- 132. Ses conséquences : l'individualisme
- 133. L'immobilisation du travailleur
- 134. L'incapacité du travailleur et sa dégradation morale

B Le machinisme

- 135. La séparation de l'âme et du corps
- 136. La machine, antithèse de la division
- 137. Loin de diminuer le travail, le machinisme l'augmente
- 138. Le machinisme aggravé le travail
- 139. Du rôle DES MACHINES dans leur rapport avec la liberté

C [Le travail parcellaire et l'apprentissage](#)

- 140. [Définition de l'éducation](#)
- 141. [Tout apprentissage doit être polytechnique](#)
- 142. [Le plan de l'instruction ouvrière](#)
- 143. [Spécification et composition](#)
- 144. [Intelligibilité et création](#)
- 145. [Les fonctions de coordination](#)
- 146. [Le travail est l'éducation de la liberté](#)
- 147. [Le bon usage du travail parcellaire](#)

IV. - [Talent, concurrence, valeur.](#)A [Le talent](#)

- 148. [Le génie humain](#)
- 149. [Variété et réciprocité des aptitudes humaines](#)
- 150. [Le talent est une création de la société](#)
- 151. [Capital, travail, talent](#)
- 152. [On ne peut évaluer le talent](#)
- 153. [Le talent ne peut exiger de récompense](#)
- 154. [La gratuité du talent](#)
- 155. [Ce n'est pas le talent qui fait l'homme](#)
- 156. [Unité du travail](#)

B [La concurrence](#)

- 157. [La concurrence, c'est la liberté](#)
- 158. [La concurrence révèle la valeur](#)
- 159. [La famille et l'atelier](#)
- 160. [La concurrence ne peut pas être illimitée](#)
- 161. [Le monopole exprime la liberté](#)
- 162. [Le monopole exprime l'individualité](#)
- 163. [Relativité du monopole](#)
- 164. [Initiative individuelle et sagesse sociale](#)

C [La valeur](#)

- 165. [La création des valeurs](#)
- 166. [Valeur d'utilité et valeur d'échange](#)
- 167. [La mesure de la valeur n'est pas l'argent](#)
- 168. [La mesure de la valeur est le travail](#)
- 169. [Où trouver la mesure du travail ?](#)
- 170. [Le travail n'est pas une valeur](#)
- 171. [Toute valeur est créée de rien](#)

“ Les causes de l’oppression ”

Avertissement

I. Oeuvres utilisées

[Retour à la table des matières](#)

Les textes qu'on trouvera dans ce recueil sont extraits des ouvrages de Proudhon que voici par ordre chronologique :

1. *Encyclopédie catholique* (1839).
2. *De l'utilité de la célébration du dimanche, considérée sous les rapports de l'hygiène publique, de la morale, des relations de famille et de cité* (1839).
3. *Qu'est-ce que la propriété ? ou recherches sur le principe du droit et du gouvernement*, 1er mémoire (1840).
4. *Qu'est-ce que la propriété ?* 2e mémoire, lettre à M. Blanqui sur la propriété (1841).
5. *De la création de l'ordre dans l'humanité ou Principes d'organisation politique* (1843)
6. *Système des contradictions économiques ou Philosophie de la misère* (1846).
7. *Organisation du crédit et de la circulation et solution du problème social sans impôt, sans emprunt* (1848).
8. *Le droit au travail et le droit de propriété* (1848).
9. *Résumé de la question sociale, banque d'échange* (1848).

10. *Les confessions d'un révolutionnaire, pour servir à l'histoire de la révolution de février (1849).*
11. *Idée générale de la révolution au XIXe siècle (1851).*
12. *Philosophie du progrès (1851).*
13. *La révolution sociale démontrée par le coup d'État du 2 décembre (1852).*
14. *De la justice dans la révolution et dans l'Église, nouveaux principes de philosophie pratique adressés à Son Éminence Mgr Mathieu, cardinal-archevêque de Besançon (1858).*
15. *La justice poursuivie par l'Église (1858).*
16. *La guerre et la paix, recherche sur le principe de la constitution du droit des gens (1861).*
17. *Les majorats littéraires, examen d'un projet de loi ayant pour but de créer au profit des auteurs, inventeurs et artistes un monopole perpétuel (1862).*
18. *Du principe fédératif et de la nécessité de reconstituer le parti de la révolution (1863).*
19. *De la capacité politique des classes ouvrières (posthume, 1865).*
20. *Du principe de l'art et de sa destination sociale (1865).*
21. *Théorie de la propriété (1865).*
22. *Contradictions politiques, théorie du mouvement constitutionnel au XIXe siècle (1870).*
23. *La pornocratie ou les femmes dans les temps modernes (1875)*
24. *Jésus et les origines du christianisme (1896).*

2. Abréviations et éditions

[Retour à la table des matières](#)

Ces œuvres ont été désignées par les abréviations que voici, et les références indiquées par les lettres L (édition Lacroix, 1867-1875) ou R (édition Marcel Rivière, commencée en 1923) :

1. *Encyclopédie*, publiée dans *Écrits sur la religion*, R, 1959.
2. *Célébration*, R, 1926.
3. *Propriété*, dans le même volume que 2.
4. *2e mémoire*, R, 1939.
5. *Ordre*, R, 1927,
6. *Système*, 2 vol., R, 1923.
7. *Problème social*, L, t. VI.
8. *Droit*, dans le même volume que 3.
9. *Question sociale*, L, t. VI.
10. *Confessions*, R, 1929.
11. *Idée générale*, R, 1923,
12. *Progrès*, R, 1946.
13. *Révolution sociale*, R, 1936.
14. *Justice*, 4 vol., R, 1930

15. *Justice poursuivie*, dans le même volume que 12.
16. *Guerre et paix*, R, 1927.
17. *Majorats*, L, t. XVI.
18. *Principe fédératif*, R, 1959.
19. *Capacité*, R, 1924.
20. *Art*, R, 1939.
21. *Théorie de la propriété*, L, 1866.
22. *Contradictions politiques*, R, 1952.
23. *Pornocratie*, dans le même volume que 20.
24. *Jésus*, dans le même volume que 1.

Les articles et les lettres sont publiés dans divers volumes de l'édition Rivière, ainsi que dans :

Mélanges, articles de journaux, L, t. XVII à XIX.

Correspondance, 14 vol., L.

Les Carnets, I et II, R, 1961, vont de 1843 à 1848

3. Choix des textes, titres, index, notes

[Retour à la table des matières](#)

Ce recueil obéit aux mêmes règles que les autres volumes de cette collection. La liste des références montre assez l'étendue et la diversité des œuvres utilisées. Les incidentes et la verve du polémiste, ses allusions constantes à l'actualité ou à lui-même ont rendu parfois malaisé le découpage d'un texte continu. Quand il nous a paru nécessaire, nous n'avons pas craint, s'agissant d'un tel auteur, de grouper sous un même titre des textes provenant de chapitres ou même d'ouvrages différents. Mais, chaque fois que le choix nous a été imposé, nous avons fait passer la qualité des textes avant le souci de représenter tous les aspects d'une pensée. L'ordre adopté ne reproduit nullement l'évolution de l'auteur. Quand l'arbitraire d'un plan altère la cohérence de certains thèmes, l'index permet toujours de procéder aux regroupements nécessaires. D'ailleurs les notes contiennent pour l'essentiel des renvois à d'autres textes et des citations complémentaires de Proudhon.

“ Le travail ”

Textes choisis par Jacques Muglioni,
professeur au Lycée Henri-IV

[Retour à la table des matières](#)

" Le travail "

I. - L'action et la pensée

115. Au commencement était l'action

[Retour à la table des matières](#)

L'idée, avec ses catégories, naît de l'action et doit revenir à l'action. [...]

Cela signifie que toute connaissance, dite *a priori*, y compris la métaphysique, est sortie du travail et doit servir d'instrument au travail, contrairement à ce qu'enseignent l'orgueil philosophique et le spiritualisme religieux, qui font de l'idée une révélation gratuite, arrivée on ne sait comment, et dont l'industrie n'est plus ensuite qu'une application.

L'initiative de l'idée et le privilège de la pensée : tel est le double titre que s'arrogent le spiritualisme et sur lequel il fonde son dédain du travail et sa prétention au commandement. [...]

Si l'homme pense par lui-même, s'il produit ses idées comme son droit, il est libre ; le salariat est une violation de la dignité humaine, l'inégalité des conditions une anomalie. Allons plus loin : si [...] la réflexion, et par conséquent l'idée, naît en l'homme de l'action, non l'action de la réflexion, c'est le travail qui doit avoir le pas sur la spéculation, l'homme d'industrie sur la philosophie, ce qui est le renversement du préjugé et de l'état social actuel.

La question des origines nous reporte à ce moment de la civilisation où l'esprit humain dépourvu des engins scientifiques agit à la manière de l'esprit latent qui anime la nature ; où l'intelligence, prête à s'élancer, n'a pas dépouillé les formes de l'instinct ; où par conséquent le concept métaphysique, sans lequel il n'est pas de raisonnement, reste enveloppé dans l'image ; où le rapport enfin, qui, pour être perçu dans sa plénitude, exige que l'intuition qui le fournit soit analysée dans ses concepts, est encore engagé sous l'image.

A cet instant-là, que pouvons-nous attendre de l'homme, qui déjà pense sans nul doute, puisque sentir et voir c'est penser, mais qui, faute de signes, est incapable de dégager ses notions, partant d'analyser sa pensée. Une seule chose, des actes.

L'activité spontanée, irréfléchie, et qui n'attend pas, dans la certitude intime qu'elle a d'elle-même, les confirmations d'une science professe : voilà à quoi se réduit, pour l'homme primitif, le mouvement de l'esprit. [...]

Toute la question est maintenant de savoir si cette activité peut donner l'impulsion à la raison philosophique ; en d'autres termes, si les faits que l'homme produit sous la seule instigation de son instinct peuvent devenir des signes pour son propre esprit, de telle manière qu'il soit tout à la fois, de lui-même à lui-même, par l'appel de sa spontanéité et la réponse de son intelligence, initiateur et initié ?

Or [...] l'activité apparaît comme la cause première de l'excitation des idées, comme le Verbe primitif qui illumine tout à coup la conscience humaine. Il suffit, pour que le miracle se produise, que cette activité se manifeste, qu'elle étale [...] dans des actes visibles, les idées invisibles qu'elle contient ; en un mot, qu'elle parle.

[...] Le passage de la pensée instinctive à la pensée philosophique consiste en ce que l'homme, par son activité spontanée, se fait signe à lui-même, excite, par les actes de son instinct, la réflexion de son intelligence, et devient son propre Verbe ¹. (Justice, III, pp. 69-73.)

116. Par le travail l'intelligence se fait signe à elle-même

[Retour à la table des matières](#)

[...] Il y a dans les archives de l'esprit humain quelque chose d'antérieur à tous les signes qui, depuis un temps immémorial, servent de véhicules et d'instrument au Savoir ; quelque chose dont ces signes ont été imités, si même ils n'en sont pas la simple copie ; quelque chose par conséquent qui, produit de l'instinct, sert de premier thème à l'intelligence et en détermina le mouvement.

¹ On peut dire que, quand vient pour l'homme le temps de s'occuper de philosophie, la philosophie est faite pour lui. (*Carnets*, II, p. 116.)

Ce sont les premiers engins de l'industrie, que nous pouvons appeler indifféremment *Éléments du*, savoir et *Éléments du travail*. [...]

De tous les instruments du travail humain, le plus élémentaire, le plus universel par conséquent, celui auquel se ramènent tous les autres, est le levier, la barre. C'est le bâton dont se sert, pour s'appuyer et se défendre, l'orang-outang, mais avec cette différence de lui à l'homme, que l'orang ne verra jamais dans son bâton autre chose qu'un bâton ; tandis que l'homme, par la puissance évolutive de son instinct, y découvrira l'infini.

Tout ce que l'homme fait, entreprend, imagine, peut se définir, au point de vue industriel, création d'équilibre ou rupture d'équilibre. Le levier dont il se sert remplit indifféremment ce double objet. Selon la manière dont il l'emploie, la manière dont il le fabrique, les modifications qu'il lui fait subir, il s'en fait un instrument à toutes fins. [...]

Que sont après cela tous nos instruments, depuis le char rustique jusqu'à la puissante locomotive, depuis le canot du sauvage jusqu'au navire à trois ponts, depuis la simple poulie jusqu'à l'horloge de Schwilgué, sinon des assemblages de leviers de toute sorte, à crochet, en pointe, en lame, roues, chaînes, ressorts, servant à produire le mouvement, la division, l'approche, la cohésion, etc., tantôt par une production, tantôt par une destruction d'équilibre ?

Et les produits de ce travail, que sont-ils à leur tour, sinon des constructions et agencements de matières taillées, forgées, tournées, filées, assemblées, empilées, arc-boutées, engrenées, croisées, tissées, enlacées, etc., toujours d'après la même loi ?

Le principe qui régit l'industrie est donc un et identique il n'a rien au premier abord de métaphysique ; il fait image c'est le principe, sensible et intelligible, de la mécanique de l'univers.

Or, étant donnée cette idée universelle de l'équilibre dans le rêve de la pensée, et les opérations du travail n'en étant que l'application, nous voyons, par-là même, comment l'homme a passé de l'intuition synthétique et spontanée à l'idée réfléchie et abstraite ; comment il a décomposé l'objet de sa vision, inventé les signes de la parole et du calcul, créé les mathématiques pures, dégagé en les nommant les catégories de son entendement.

C'est que la puissance qui dirige la main de l'ouvrier est la même au fond que celle qui fait réfléchir le cerveau du philosophe, et que, l'intelligence ne pouvant s'éveiller à l'idée, à la vie, que sur un signe de l'intelligence, il fallait de toute nécessité, pour que l'homme entrât dans cette carrière intellectuelle, qu'il y fût porté par une suite d'opérations émanées de lui, et qui, analyse par la multiplicité des termes, synthèse par leur ensemble, fût pour lui comme une manifestation de l'intelligence même. L'homme, en deux mots, ne pouvait avoir d'autre révélation, d'autre Verbe que lui-même ; il ne pouvait recevoir ses idées de la nature, en qui l'esprit dort, et qui ne se fait apercevoir, du philosophe seulement, que par ses effets, non par ses signes, il fallait à l'homme, à son intelligence rêveuse, l'excitation d'une intelligence en éveil : difficulté infranchissable pour l'ancienne psychologie, dont la religion triomphe au moyen de sa révélation, mais que la seule inspection de l'alphabet industriel, aux caractères à la fois spontanés et significatifs, lève à l'instant. [...] (Justice, III, pp. 73-77.)

117. L'instinct et l'intelligence

[Retour à la table des matières](#)

Le propre de l'instinct, forme première de la pensée, est de contempler les choses synthétiquement ; le propre de l'intelligence, de les considérer analytiquement. En d'autres termes, l'instinct ayant acquis la puissance de se contempler lui-même, de se réfléchir, d'analyser ses intuitions, par conséquent d'évoluer dans ses opérations, constitue l'intelligence. Seul entre les animaux, l'homme paraît jouir de cette prérogative, ce qui veut dire que seul il a la faculté de concevoir l'idée abstraite, dégagée par l'analyse même. Mais l'intelligence n'est pas donnée d'emblée comme l'instinct : ce n'est d'abord qu'une faculté endormie, qui n'arrive à la possession d'elle-même que par un long exercice et sur un appel énergique de la spontanéité qui la précède : car l'homme a aussi l'instinct de son intelligence. Pour que l'esprit devienne capable d'analyse, il faut, outre le sentiment secret qui l'y pousse, qu'il soit conduit pas à pas, que sur chacun des termes dont se compose la totalité de l'intuition il soit invité à s'arrêter, qu'il les reconnaisse les uns après les autres, et les nomme. Or, c'est ce qui ne pourra se faire qu'à la condition d'une initiation du dehors, ou d'une circonstance particulière qui en tienne lieu. Quelle sera, pour l'homme primitif, cette circonstance ? Je l'ai dit, sa propre industrie. Les doigts agissent, mus par l'instinct ; l'intelligence observe, elle ne peut pas ne pas observer, voici pourquoi.

Le castor élève sa maçonnerie, l'oiseau bâtit son nid, l'abeille construit son rayon, l'araignée tend sa toile, tous les animaux exercent leur industrie d'après un type intérieur, dont ils ne s'écartent jamais. Ce qu'ils connaîtront de toute leur vie, ils le savent de naissance ; ils n'apprennent rien l'un de l'autre ; leur expérience ne s'accumule pas ; leur savoir ne peut ni s'accroître ni diminuer, et toutes leurs générations se ressemblent. N'ayant rien à se communiquer, ils n'ont pas besoin de signes ; ils n'ont que faire d'analyser leurs opérations, d'exprimer leur analyse par des mots, de former des concepts, de parler, de raisonner, de remonter des effets aux causes, et de chercher la raison des phénomènes.

La même chose a lieu chez l'homme, au commencement, mais avec cette différence : il n'a pas d'industrie prédéterminée, bornée à une construction unique et immuable. Son génie n'est point spécialiste, il est universel. Il agit d'après une intuition simple, unique, mais synthétique, positive expérimentale et d'une compréhension si vaste, que ses créations ne peuvent avoir rien d'uniforme, rien de traditionnel ; que dès lors il cesse de s'entendre avec ses semblables, qu'il ne s'entendrait pas avec lui-même, si, variant à l'infini l'application de son idée intérieure il n'apprenait en même temps à s'en rendre compte, en un mot s'il ne l'analysait pas. Or, cette intuition, qui fait le fond du génie humain, qui tout à l'heure fera le fond de sa philosophie, est l'idée même de rapport, convenance, équation, égalité, équilibre ; et la variété industrielle qui en résulte est l'aiguillon qui fait sortir l'intelligence de son sommeil, et donne naissance à la philosophie. [...]

[...] Telle est justement la marche qu'a suivie le travail dans la détermination des catégories et la découverte des signes primitifs ou éléments des sciences. Ces concepts transcendants de substance, cause, espace, temps, âme, vie, matière, esprit, que nous plaçons comme des divinités au sommet de notre intelligence, sont des produits de l'analyse que nous avons faite de notre intuition mère, des hypothèses ou postulats de notre expérience.

[...] La nature est par nous saisie sur le fait : l'idée métaphysique est née pour l'esprit de la décomposition de l'image sensible, opérée par l'activité spontanée, et nous pouvons hardiment poser cet axiome, que toute intelligence commence par la destruction : *Destruam et aedificabo* ¹.

Voilà ce qui explique comment l'écriture, les chiffres, la parole même, requéraient pour leur invention la production préalable de faits et d'organes, qui leur servissent de prototypes ; comment ces organes, instruments de notre première industrie, ont été fournis par l'activité spontanée ; comment l'esprit a été poussé par eux dans la voie de l'analyse. [...] En deux mots, l'intelligence humaine fait son début dans la spontanéité de son industrie ; et c'est en se contemplant elle-même dans son œuvre qu'elle se trouve. (*Justice, III*, pp. 78-84.)

118. Le travail et l'esprit

[Retour à la table des matières](#)

La contradiction entre le travail et l'esprit ne peut jamais être complètement levée, pas plus dans l'humanité que dans l'individu.

Dans l'individu : la pensée va toujours plus vite dans la conception que la main dans l'exécution ; de là l'asservissement de l'âme. - Ainsi le mathématicien arrêté sans cesse par le travail mécanique de ses calculs ; l'historien entravé par ses compilations et ses lectures ; l'artiste par son ciseau, etc. Bien souvent même l'art est impuissant à rendre, par la parole, le son, les figures, l'idéal conçu. Cela est fatal, invincible. On peut bien combattre et affaiblir cet esclavage par l'éducation progressive de toute la vie : mais jamais de manière à affranchir l'esprit : loin de là, comme l'a dit J.-J. Rousseau, plus nous élevons l'édifice de notre industrie, et le mécanisme de nos méthodes, de plus loin nous apercevons le signe de notre petitesse.

[...] L'Humanité comme l'homme va plus vite en idée qu'en réalisation : on peut même dire que la lenteur est plus grande chez l'être collectif que chez l'individu ; conséquemment que l'esclavage est plus grand : la preuve, c'est qu'il n'est pas une amélioration qui n'ait été longtemps prévue par un homme avant que l'humanité la réalisât. [...]

¹ Je détruirai et je construirai.

Les Hégéliens s'entendent-ils bien avec eux-mêmes quand ils disent que la contradiction se trouve résolue par l'ensemble du développement ? - D'une part je vois une humanité passant des milliers d'années à comprendre ou produire ce qu'elle pouvait *concevoir* en un jour ; pourquoi ce long esclavage ? Il n'y a de solution que dans un être où la puissance créatrice est prompte comme l'idée : c'est ainsi que les chrétiens avaient conçu leur Dieu. Aussi plus l'esprit se perfectionne, plus il sent sa chaîne : c'est ce qui est sensible chez les *flâneurs*. Le flâneur est un homme que l'esclavage du travail impatient, et qui ne s'adonne plus qu'à l'idée. L'Humanité est flâneuse aussi : il lui faut culte, solennités, spectacles, philosophie, romans, théâtres, poésies, musique, peinture, c'est-à-dire répétition perpétuelle de ses idées, de ses créations. Elle s'affranchit du travail par la contemplation ; elle délaisse le labeur scientifique pour le ressassement. Bien plus elle s'attache à ses essais, et devient paresseuse jusqu'à l'intolérance : les querelles religieuses, philosophiques et littéraires en font foi. Elle ne marche qu'à contre-cœur, et toujours par l'élan des individualités. Donc le travail tient dans l'Humanité une place énorme hors de proportion avec la science pure, avec l'idée ; bien plus le travail lui-même est loin d'être en rapport avec les moyens sociaux : comment est-il possible de dire que la contradiction est levée ? ah ! si la liberté existe, elle existe bien plus pour l'individu que pour l'espèce : car l'individu peut toujours devancer par la pensée le réel, et vivre dans le passé et l'avenir : tandis que l'Humanité est toujours dans le présent, enchaînée au présent. (*Carnets, I, pp. 207-208.*)

119. Le langage

[Retour à la table des matières](#)

Dans toutes les sciences, soit que nous nous instruisions nous-mêmes, soit que nous instruisions les autres [...] nous procédons presque toujours par analyse, en sorte qu'on peut dire que l'analyse est la marche naturelle [...] de notre intelligence. C'est une vérité qui résulte avec la dernière évidence de l'examen attentif du plus ancien et du plus sublime de tous les arts, du langage, qui est proprement une analyse de la pensée par la parole. [...]

En effet, la parole ne nous a pas été donnée seulement comme moyen de communication ; son rôle le plus beau, sa destination la plus noble, c'est d'être pour notre esprit l'instrument le plus puissant de culture intérieure et de manifestation au-dehors. [...] Le génie de l'homme [...] a besoin d'une méthode qui débrouille et classe ses idées, qui abrège pour lui le travail de la méditation et rende sa marche plus assurée. Il faut à notre raison une mécanique, si j'ose ainsi dire, qui l'aide à comparer, formuler, déduire et conclure ; qui de plus soit toujours en harmonie avec le progrès de ses opérations ; qui puisse varier au gré de ses besoins. Or cet instrument admirable, cette méthode, cette mécanique merveilleuse, c'est la parole, travaillée, développée, changée par les lois de l'euphonie, de la syntaxe et de la grammaire. Telle est la raison de la mobilité continuelle des langues, mobilité que de faux philosophes ont voulu donner comme une preuve de leur imperfection et un argument de leur création tout humaine : le langage, comme l'esprit, comme l'humanité, ne pouvait et ne devait point rester immuable et stationnaire ; et si ce qu'a dit un poète est vrai, *le génie est*

un feu qu'il faut nourrir et qui s'éteint s'il ne s'augmente, il ne l'est pas moins qu'une langue arrêtée dans son mouvement et laissée sans culture, est le symptôme le plus infaillible d'une civilisation sans progrès et d'une société en décadence. (Encyclopédie, pp. 91-93.)

“ Le travail ”

II - Définition du travail

120. La loi du travail

[Retour à la table des matières](#)

Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien ¹. - L'espèce humaine, courbée sous le péché, est mendicante ; c'est tout son argument en faveur de la Providence. Mais il est impossible, avec la foi la plus robuste, d'admettre une divinité occupée de ces soins quotidiens. Dieu a établi, dès l'éternité et pour l'éternité, l'ordre du monde ; il ne le change pas au gré de nos désirs, pas plus que selon notre mérite ou notre démerite. Nous tombons donc de plus en plus dans l'anthropomorphisme, inadmissible à la foi orthodoxe. Mais ce redoublement *aujourd'hui* et *quotidien*, pour dire au jour le jour, à fur et mesure, si choquant en Dieu, l'Être absolu, est d'une haute philosophie appliquée à l'être qui passe, à l'humanité. Il signifie, en se rapportant, aux propositions antérieures, que, si l'ordre moral (divin) considéré dans son ensemble, est réglé selon l'éternité, dans l'application il ne réalise que selon le temps. *Donne-moi aujourd'hui mon pain quotidien*, c'est-à-dire fais-moi connaître, aujourd'hui, et dans toutes les circonstances de ma vie, ce que j'ai à faire pour obéir à l'ordre éternel. Le Christ ne dit-il pas qu'il est le *pain de vie* ? *C'est* la loi de travail pour les individus, de transition pour les sociétés, la plus disciplinaire, la plus morale de toutes les lois. (*Justice, II, p. 355.*)

¹ Ce texte fait partie d'un commentaire du *Pater*.

121. La loi de consommation et la loi du travail

[Retour à la table des matières](#)

De toutes les nécessités de notre nature, la plus impérieuse est celle qui nous oblige à nous nourrir. [...] L'homme partage la condition commune de l'animalité : il faut qu'il mange, en langage économique, qu'il consomme.

Telle est, dans la sphère économique, notre première loi : loi redoutable, qui nous poursuit comme une furie, si nous ne savons y pourvoir avec sagesse, comme aussi lorsque, lui sacrifiant tout autre devoir, nous nous faisons ses esclaves. C'est par cette nécessité de nous alimenter que nous touchons de plus près à la brute ; c'est à sa suggestion que nous nous rendons pires que brutes, lorsque nous nous vautrons dans la débauche, ou que, surpris par la famine, nous ne craignons pas, pour assouvir nos appétits, de recourir à la fraude, à la violence et au meurtre.

Cependant le Créateur, qui a choisi pour nous ce mode d'existence, avait ses vues. Le besoin de subsistance nous pousse à *l'industrie* et au *travail* : telle est notre seconde loi ¹. Or qu'est-ce qu'industrie et travail ? l'exercice à la fois physique et intellectuel, d'un être composé de corps et d'esprit. Non seulement le travail est nécessaire à la conservation de notre corps, il est indispensable à la conservation de notre esprit. Tout ce que nous possédons, tout ce que nous savons provient du travail ; toute science, tout art, de même que toute richesse lui sont dus. La philosophie n'est

¹ [...] Le christianisme posa le premier, d'une manière formelle, la loi de pauvreté, en la ramenant toutefois [...] au sens de sa théologie. Réagissant contre les voluptés païennes, il ne pouvait considérer la pauvreté sous son vrai point de vue ; il la fit souffrante dans ses abstinences et dans ses jeûnes, sordides dans ses moines, maudite du ciel dans ses expiations. [...]

La pauvreté est décente ; ses habits ne sont pas troncs, comme le manteau du cynique ; son habitation est propre, salubre et close ; elle change de linge une fois au moins par semaine ; elle n'est ni pâle ni affamée. comme les compagnons de Daniel, elle rayonne de santé vit mangeant ses légumes ; elle a le pain quotidien, elle est heureuse.

La pauvreté n'est pas *l'aisance* ; ce serait déjà, pour le travailleur, de la corruption. Il n'est pas bon que l'homme ait ses aises ; il faut au contraire qu'il sente toujours l'aiguillon du besoin. L'aisance serait plus encore que la corruption, ce serait de la servitude ; et il importe que l'homme puisse, à l'occasion, se mettre au-dessus du besoin et se passer même du nécessaire. Mais la pauvreté n'en a pas moins ses joies intimes, ses fêtes innocentes, son luxe de famille, luxe touchant, que fait ressortir la frugalité accoutumée du ménage.

À cette pauvreté inévitable, loi de notre nature et de notre société, il est évident qu'il n'y a pas lieu de songer à nous soustraire. La pauvreté est bonne, et nous devons la considérer comme le principe de notre allégresse. La raison nous commande d'y conformer notre vie, par la frugalité des mœurs, la modération dans les jouissances, l'assiduité au travail, et la subordination absolue de nos appétits à la justice.

Comment se fait-il maintenant que cette même pauvreté, dont l'objet est d'exciter en nous la vertu et d'assurer l'équilibre universel, nous pousse les uns contre les autres et allume la guerre entre les nations ? [...] (*Guerre et Paix*, pp. 338-339.)

qu'une manière de généraliser et d'abstraire les résultats de notre expérience, c'est-à-dire de notre travail.

Autant la loi de consommation semblait nous humilier, autant la loi du travail nous relève. Nous ne vivons pas exclusivement de la vie des esprits, puisque nous ne sommes pas de purs esprits ; mais par le travail nous spiritualisons de plus en plus notre existence : pourrions-nous dès lors nous en plaindre ? (*Guerre et paix*, pp. 327-328.)

122. Le travail est un fait humain

[Retour à la table des matières](#)

La conception économique du travail se trouve nécessairement impliquée dans le principe de Smith, que toute richesse vient du travail. En effet, si, par travail, on entendait seulement une application quelconque de l'activité humaine, on pourrait douter que le travail fût par lui-même producteur, plutôt que le sol et les capitaux. Le travail, abstraction faite des conditions d'intelligence, de matière convenable, et d'instruments appropriés à l'œuvre demandée, n'est qu'une peine stérile, un déploiement insignifiant de force, une consommation en pure perte de l'énergie vitale, enfin une vexation de la matière sans résultat. En ce sens, j'ai donc pu dire que le travail, considéré en lui-même, était improductif, et que la production résultait synthétiquement de ces trois choses, le travail, la matière, l'instrument¹. L'erreur de Say a été d'attribuer à chacun des éléments de la production la capacité productive, trompé en cela par l'équivoque du mot *produit*, qui se dit également de la terre et de l'homme. Mais l'économie politique est la science de la production humaine, non de la production terrestre : elle commence avec le travail de l'homme, après le travail du Créateur. [...]

L'action de l'homme sur la matière n'a lieu qu'à l'aide d'un instrument matériel : quant à la force qui préside à la manœuvre, elle est aussi secrète, aussi inconnue que celle qui fait végéter les plantes et peser les astres les uns sur les autres à des distances infinies. Ainsi partout l'être et la substance, la force et la vie, constamment manifestés, constamment se dérober à notre perception, et ne nous laissent voir que des rapports et des lois. Ici, le phénomène se passe entre la force animique de l'homme et la matière inerte et passive : c'est, comme on l'a dit, la communion de l'homme et de la nature.

Le premier instrument employé par l'homme dans le travail est son corps, auquel il substitue bientôt des instruments factices, tirés de la matière sur laquelle il agit, et façonnés de ses mains. [...]

¹ Voir le texte n° 24.

Et comme en tout ordre de faits on découvre d'abord une ligne de démarcation entre l'homme et les autres animaux, de même ici l'homme se distingue de tous les êtres vivants par la faculté ou l'industrie qu'il a de multiplier sa puissance, au moyen d'organes supplémentaires dont il arme sa nudité. [...]

Le castor, l'hirondelle, l'abeille, le ver à soie, la fourmi, l'araignée, tous les animaux que nous appellerions travailleurs, si, dans leurs opérations, ils n'obéissaient pas uniquement à une impulsion aveugle, irrésistible ; ces animaux, dis-je, n'emploient d'autres outils que leurs dents, leurs ongles, leur bec, leur estomac, leurs pattes ou leur queue ; pour mieux dire, ils sont eux-mêmes des organes inconscients de l'intelligence universelle. Plus l'homme se rapproche de la brute, plus il est enfoncé dans cette condition misérable que les philosophes du siècle dernier nommaient état de nature, plus aussi il est réduit à l'usage immédiat de ses propres membres, par conséquent moins il met du sien dans son action, moins il travaille. Le progrès de la société se mesure sur le développement de l'industrie et la perfection des instruments ; l'homme qui ne sait ou ne peut se servir d'un outil pour travailler est une anomalie, une créature abortive : ce n'est pas un homme. [...]

Si, comme les animaux, l'homme n'employait pour travailler que ses mains, ou si, comme Dieu, il mouvait et manipulait la matière par sa seule volonté, il n'y aurait point de science économique ; la société serait nulle ; quelque chose manquerait dans l'univers. Ce seul mot, Travail, renferme donc tout un ordre de connaissances. (*Ordre*, pp. 296-298.)

123. L'homme ne fait rien selon la nature

[Retour à la table des matières](#)

[...] L'homme, dans son développement, va sans cesse de la fatalité à la liberté, de l'instinct à la raison, de la matière à l'esprit. C'est en vertu de ce progrès qu'il s'affranchit peu à peu de l'esclavage des sens, comme de l'oppression des travaux pénibles et répugnants. [...]

De même, par le mariage, l'amour se termine et se personnalise ; et c'est encore par un système de transitions toutes morales, par l'épuration des sentiments, par le culte de l'objet auquel l'homme a dévoué son existence, qu'il doit triompher du matérialisme et de la monotonie de l'amour. [...]

L'homme ne fait rien selon la nature : c'est, si j'ose m'exprimer de la sorte, un animal façonnier. Rien ne lui plaît s'il n'y apporte de l'appât : tout ce qu'il touche, il faut qu'il l'arrange, le corrige, l'épure, le recrée. Pour le plaisir de ses yeux, il invente peinture, architecture, les arts plastiques, le décor, tout un monde de hors-d'œuvre, dont il ne saurait dire la raison et l'utilité, sinon que c'est pour lui un besoin d'imagination, que cela lui plaît. Pour ses oreilles, il châtie son langage, compte ses syllabes, mesure les temps de sa voix. Puis il invente la mélodie et l'accord, il assemble des

orchestres aux voix puissantes et mélodieuses, et dans les concerts qu'il leur fait dire, il croit entendre la musique des sphères célestes et les chants des esprits invisibles. Que lui sert de manger seulement pour vivre ? il faut à sa délicatesse des déguisements, de la fantaisie, un genre. Il trouve presque choquant de se nourrir : il ne cède point à la faim, il transige avec son estomac. Plutôt que de paître sa nourriture, il se laisserait mourir de faim. L'eau pure du rocher n'est rien pour lui : il invente l'ambrosie et le nectar. Les fonctions de sa vie qu'il ne peut parvenir à maîtriser, il les appelle honteuses, malhonnêtes, ignobles. Il s'apprend à marcher et à courir. Il a une méthode de se coucher, de se lever, de s'asseoir, de se vêtir, de se battre, de se gouverner, de se faire justice ; il a trouvé même la perfection de l'horrible, le sublime du ridicule, l'idéal du laid. Enfin, il se salue, il se témoigne du respect, il a pour sa personne un culte minutieux, il s'adore comme une divinité !¹. [...] Toutes les actions, les mouvements, les discours, les pensées, les produits, les affections de l'homme portent ce caractère d'artiste. Mais cet art même, c'est la pratique des choses qui le révèle, c'est le travail qui le développe ; en sorte que plus l'industrie de l'homme approche de l'idéal, plus aussi lui-même s'élève au-dessus de la sensation. Ce qui constitue l'attrait et la dignité du travail, c'est de créer par la pensée, de s'affranchir de tout mécanisme, d'éliminer de soi la matière. (*Système, II*, pp. 374-376.)

124. Le travail seul est créateur

[Retour à la table des matières](#)

Travailler, c'est produire de rien. [...]

L'homme, par cette proposition, est fait aussi grand que Dieu. Comme Dieu, il tire toute chose du néant. jeté nu sur la terre, parmi les ronces et les épines, en compagnie des tigres et des serpents, trouvant à peine de quoi vivre sur la superficie de chaque lieue carrée de terrain, sans outils, sans modèles, sans provisions, sans expérience acquise, il a défriché, aligné, expurgé, cultivé son domaine ; il a embelli la nature même ; il s'est entouré de merveilles inconnues à l'ancien auteur des choses, et a fait naître le luxe là où le Créateur n'avait donné que la profusion. À l'origine des sociétés, il n'y avait que la matière, il n'y avait point de capital ; c'est le travailleur qui est le vrai capitaliste. Car, travailler, c'est produire de rien ; et consommer sans travailler, ce n'est pas exploiter le capital, c'est perdre le capital. (*Question sociale*, pp. 67-68.)

[...] Le travail diffère de producteur à producteur, en quantité et qualité ; il en est de lui à cet égard comme de tous les grands principes de la nature et des lois les plus

¹ [...] L'art se fait de tout un instrument ou une matière, depuis la plus simple figure de géométrie jusqu'aux fleurs les plus splendides, depuis la feuille d'acanthé sculptée sur le chapiteau corinthien, jusqu'à la personne humaine taillée en marbre, coulée en bronze et érigée en divinité. Toute la vie va s'envelopper d'art : naissance, mariage, funérailles, moissons, vendanges, combats, départ, absence, retour, rien n'arrivera, rien ne se fera sans cérémonie, poésie, danse ou musique. [...] L'urbanité ou la politesse est le premier et jusqu'à présent le plus positif et le plus précieux des effets de l'art. [...] (L'Art, p. 52.)

générales, simples dans leur action et leur formule, mais modifiés à l'infini par la multitude des causes particulières et se manifestant sous une variété innombrable de formes. C'est le travail, le travail seul, qui produit tous les éléments de la richesse, et qui les combine jusque dans leurs dernières molécules selon une loi de proportionnalité variable, mais certaine. C'est le travail enfin qui, comme principe de vie, agite, *mens agitat*, la matière *molem*, de la richesse, et qui la proportionne. (*Système*, I, p. 107.)

[...] Si le capital n'est qu'une *expression*, une *réalisation* du travail, expression et réalisation *périssable*, puisqu'elle est destinée fatalement à être *consommée* (à périr) ; le travail est lui-même immatériel, impérissable, inconsommable, immortel, toujours vivant, toujours créateur, toujours tendant *sponte sua*, par sa vertu propre et sans aucun secours extérieur, à se réaliser : il n'y a qu'à le laisser libre, à provoquer son dégagement, son extériorisation. [...]

Le Travail crée de rien, comme Dieu. (*Carnets*, I, pp. 77-78.)

125. Le travail ne peut être un jeu

[Retour à la table des matières](#)

[...] S'il est indubitable que le travail, comme manifestation la plus haute de la vie, de l'intelligence et de la liberté, porte avec soi son attrait, je nie que cet attrait puisse jamais être totalement séparé du motif d'utilité, et partant d'un retour d'égoïsme ; je nie, dis-je, le travail pour le travail, de même que je nie le style pour le style, l'amour pour l'amour, l'art pour l'art. [...] ¹.

[...] Quand l'homme ne cherche plus dans le travail que le plaisir de l'exercice, bientôt il cesse de travailler, il joue. L'histoire est pleine de faits qui attestent cette dégradation. Les jeux de la Grèce [...], exercices d'une société qui produisait tout par ses esclaves [...], dans notre société féodale, les joutes et les tournois [...] sont des exemples de ce que devient le travail, dès qu'on en écarte le motif sérieux d'utilité. [...]

[...] Le travail, le vrai travail, celui qui produit la richesse et qui donne la science, a trop besoin de règle, et de persévérance, et de sacrifice, pour être longtemps ami de la passion, fugitive de sa nature, inconstante et désordonnée ; c'est quelque chose de trop élevé, de trop idéal, de trop philosophique, pour devenir exclusivement plaisir et jouissance, c'est-à-dire mysticité et sentiment. La faculté de travailler, qui distingue l'homme des brutes, a sa source dans les plus hautes profondeurs de la raison : com-

¹ [...] Non, il n'est pas vrai que la seule fin de l'art soit le plaisir, car le plaisir n'est pas une fin; il n'est pas vrai qu'il n'ait d'autre fin que lui-même, car tout se tient, tout s'enchaîne, tout est solidaire, tout a une fin dans l'humanité et dans la nature. [...] (Art, p. 186.)

ment deviendrait-elle en nous une simple manifestation de la vie, un acte voluptueux de notre sensibilité ¹ ? (Système, I, pp. 211-214.)

126. Travailler, c'est dépenser sa vie

[Retour à la table des matières](#)

Les animaux s'agitent, sous l'empire d'une raison qui dépasse leur conscience ; l'homme seul travaille, parce que seul il conçoit son travail, et qu'à l'aide de sa conscience il forme sa raison. Les animaux que nous nommons travailleurs, par métaphore, ne sont que des machines sous la main de l'un des deux créateurs antagonistes, Dieu et l'homme. Ils ne *conçoivent* rien, partant ils ne *produisent* pas. Les actes extérieurs qui semblent quelquefois les rapprocher de nous, le talent inné chez plusieurs de se loger, de s'approvisionner, de se vêtir, ne se distinguent pas chez les animaux, quant à la moralité, des mouvements de la vie organique : ils sont d'abord complets et sans perfectionnement possible. Quelle différence, au point de vue de la conscience, pouvons-nous découvrir entre la digestion du ver à soie et la construction de sa toile ? En quoi l'hirondelle qui couve est-elle inférieure à l'hirondelle qui bâtit ? [...]

Qu'est-ce donc que le travail ? Nul encore ne l'a défini. Le travail est l'émission de l'esprit. Travailler, c'est dépenser sa vie ; travailler, en un mot, c'est se dévouer, c'est mourir. Que les utopistes ne nous parlent plus de dévouement : le dévouement, c'est le travail, exprimé et mesuré par ses œuvres. [...]

L'homme meurt de travail et de dévouement, soit qu'il épuise son âme, comme le soldat de Marathon, dans un effort d'enthousiasme ; soit qu'il consume sa vie par un travail de cinquante ou soixante années, comme l'ouvrier de nos fabriques, comme le paysan dans nos campagnes. Il meurt parce qu'il travaille ; ou mieux, il est mortel parce qu'il est né travailleur : la destinée terrestre de l'homme est incompatible avec l'immortalité. [...]

Les animaux n'ont, à bien dire, qu'une manière de dépenser leur vie, qui du reste leur est commune avec l'homme : c'est la génération. Dans quelques espèces, la vie dure jusqu'à l'instant de la reproduction : cet acte suprême accompli, l'individu meurt ; il a épuisé sa vie, il n'a plus de raison d'existence. Dans les espèces dites

¹ Il n'y a qu'un moyen pour pallier et ennoblir cette triste nécessité : c'est de donner au travail, en même temps qu'un but économique, un objet artistique ; c'est en même temps de l'utiliser, de l'idéaliser.

Cette idéalisation est le masque dont se couvre la dignité humaine, compromise par la pénurie des subsistances. Elle consiste dans l'artifice savant, merveilleux quelquefois, des instruments du travail ; dans les transformations sans nombre de la matière ; mais surtout dans leur systématisation harmonique, par laquelle tout le globe est géré, exploité unitairement, et changé de machine de production en objet d'art ; mieux que cela, en instrument d'expérimentation scientifique, et de curiosité.

Tout travail qui, dans son essence, ne converge pas vers ce but, et qui dans une moindre proportion ne le reproduit pas, est un travail servile, un vrai signe de déchéance. Toujours il y aura du travail servile ; car toujours l'humanité aura des besoins plus ou moins pressants ; toujours elle tiendra à la pure animalité. (Carnets, II, pp. 254-255.)

travailleuses, telles que les abeilles et les fourmis, le sexe est réservé aux individus qui ne vaquent point au travail : les ouvrières n'ont point de sexe. Parmi les animaux que l'homme a soumis, ceux qu'il fait travailler avec lui perdent bientôt leur vigueur ; ils deviennent fiasques et mous ; le travail est pour eux comme une vieillesse prématurée. [...]

En résultat, le travail n'est point la condition des bêtes et c'est pour cela que, l'homme supprimé, il y a solution de continuité dans la nature, mutilation, défaillance, et par suite tendance à la mort. (*Système, II, pp. 362-363.*)

127. Le travail n'est pas notre fin

[Retour à la table des matières](#)

[...] Seriez-vous donc de ces gens pour qui l'existence de l'homme n'a qu'une fin : produire, acquérir et jouir ? Ni l'un, ni l'autre. Il faut travailler Parce que c'est notre loi, parce que c'est à cette condition que nous apprenons, nous fortifions, nous disciplinons et assurons notre existence et celle des nôtres. Mais ce n'est pas là notre fin, je ne dis pas fin transcendante, religieuse ou surnaturelle, je dis même fin terrestre, fin actuelle et tout humaine. Être homme, nous, élever au-dessus des fatalités d'ici-bas, reproduire en nous l'image divine, comme dit la Bible, réaliser, enfin sur la terre, le règne de l'esprit : voilà notre fin. Or, ce n'est ni dans la jeunesse, ni même dans la virilité, ce n'est point dans les grands travaux de la production et les luttes d'affaires que nous pouvons y atteindre ; c'est, je vous le répète, à la complète maturité, quand les passions commencent à faire silence, et que l'âme, de plus en plus dégagée, étend ses ailes vers l'infini. (*Correspondance, L, XIII, p. 215.*)

128. L'institution du dimanche

[Retour à la table des matières](#)

Aujourd'hui que les questions de travail et de salaire, d'organisation industrielle et d'ateliers nationaux, de réforme politique et sociale, occupent au plus haut degré l'attention publique, on a cru que l'étude d'une législation dont la théorie du repos, si l'on peut dire, forme la base, pouvait être utile. (*Célébration, p. 33.*)

La dernière nuit de la semaine est écoulée ; le soleil recommence sa course journalière ; toute la végétation s'épanouit et salue le père du jour. Fidèles à leur instinct, les animaux ne s'arrêtent pas plus que les plantes : le loir creuse son terrier, l'oiseau construit son nid, l'abeille butine sur les fleurs. Rien de ce qui a vie ne suspend son

travail : l'homme seul pendant un jour s'arrêtera. Que va-t-il faire de ses longues et flottantes pensées ? À peine il s'arrache au sommeil, et déjà son inertie lui pèse : le soir arrive, et la journée lui paraît avoir duré deux soleils.

Pour les esprits frivoles, le dimanche est un jour de délassément insupportable, de vide affreux : ils se plaignent de l'ennui qui les accable : ils accusent la lenteur de ces heures improductives, qu'ils ne savent comment dépenser. S'ils se fuient dans les visites de la politesse et dans les conversations du monde, au vide de leur pensée, ils ne font qu'ajouter le vide de la pensée d'autrui. De là *les* inventions de la débauche et les joies monstrueuses de l'orgie. [...] Quand son compagnon chôme, l'âme n'en va que plus vite : craignez, si vous ne savez donner un aliment à sa dévorante activité, qu'elle ne se consume elle-même. [...]

[...] La même cause suffit pour rendre raison et de l'énergie que peut acquérir le sens moral, et des excès où se plonge le libertinage par suite de l'observation du dimanche : cette cause est le surcroît d'activité donné à l'esprit par le repos du corps. C'est aux hommes chargés de la garde des mœurs, de l'éducation de la jeunesse et de la direction des divertissements publics, à faire tourner à l'avantage de la morale une institution qui, après la religion elle-même, est le plus précieux reste que nous ayons conservé de la sagesse antique, et dont l'excellence est démontrée par les débauches mêmes dont elle fournit l'occasion. ¹ (pp. 68-70).

129. Pourquoi les bêtes ignorent l'ennui

[Retour à la table des matières](#)

C'est un fait que les bêtes [...] ne connaissent pas l'ennui, ni le dégoût, ni la satiété, ni le désespoir, ni aucune de ces maladies morales qui suivent la perte de la santé morale, c'est-à-dire [...] de la vertu.

¹ Quel plus beau spectacle que celui de tout un peuple assemblé pour les devoirs de son culte, pour la célébration des grands anniversaires ? Un tel spectacle est du goût (le tous les hommes; aucune nation ne s'en lassa jamais. [...])

Dans les campagnes, où le peuple cède pins facilement au sentiment religieux, le dimanche conserve encore quelque chose de son influence sociale. L'aspect d'une population rustique réunie comme une seule famille à la voix du pasteur et prosternée clans le silence et le recueillement devant la majesté invisible de Dieu, est touchant et sublime. Le charme opère sur le cœur du paysan : le dimanche, il est plus bienveillant, plus aimant, plus affable ; il est sensible à l'honneur de son village, il en est fier ; il s'identifie davantage avec l'intérêt de sa commune. Malheureusement, cet heureux instinct ne produit jamais tout son effet, faute d'une culture suffisante ; car si la religion n'a pas perdu toute influence sur le cœur, depuis longtemps elle a cessé de parler à la raison. [...] (Célébration, pp. 44-48.)

[...] Conservons, restaurons la solennité si éminemment sociale et populaire du dimanche, non comme objet de discipline ecclésiastique, mais comme institution conservatrice des mœurs, source d'esprit public, lieu de réunion inaccessible aux gendarmes, et garantie d'ordre et de liberté. Dans la célébration du dimanche est déposé le principe le plus fécond de notre progrès futur ; c'est à la faveur (lu dimanche que la réforme s'achèvera. (Célébration, p. 93)

La raison en est que les bêtes, infiniment moins passionnées que les hommes, obéissant à l'instinct et à des lois inflexibles, ne sont pas pour ainsi dire exposées à perdre cet équilibre, cette santé de l'âme sans laquelle nous autres hommes ne pouvons vivre. De ce côté l'existence des animaux est protégée par leur animalité même ; je ne dis pas que ce sont de pures machines, mais je dis, au sens moral, au point de vue de cette vie supérieure qui nous caractérise, qu'ils n'ont véritablement pas d'âme. (*Correspondance*, L.)

" Le travail "

III - Le travail et l'éducation

A) La division du travail

130. Loi ou subversion du travail ?

C'est, dans une industrie donnée, une distribution de la main-d'œuvre, au moyen de laquelle chaque personne faisant toujours la même opération, ou un petit nombre d'opérations, le produit, au lieu de sortir intégralement des mains d'un seul ouvrier, devient l'œuvre commune et collective d'un grand nombre.

[...] La division est le grand levier de l'industrie moderne. C'est à elle principalement qu'il faut attribuer la supériorité des peuples civilisés sur les peuples sauvages. Sans la division du travail, l'emploi des machines ne serait pas allé au-delà des plus anciens et des plus vulgaires outils ; les miracles de la mécanique et de la vapeur ne nous eussent jamais été révélés ; le progrès eût été fermé à la société ; la Révolution française elle-même, manquant d'issue, n'eût été qu'une révolte stérile ; elle n'aurait jamais abouti. Par la division, au contraire, le produit du travail monte au décuple et au centuple, l'économie politique s'élève à la hauteur d'une philosophie, le niveau intellectuel des nations va toujours grandissant. La première chose qui devait donc attirer l'attention du législateur dans une société fondée en haine du régime

féodal et guerrier, destinée par conséquent à s'organiser pour le travail et la paix, c'était la séparation des fonctions industrielles, la division du travail.

Il n'en a pas été ainsi. Cette puissance économique est laissée à toutes les subversions du hasard et de l'intérêt. La division du travail, devenant toujours plus parcellaire et restant sans contre-poids, l'ouvrier a été livré à un machinisme toujours plus dégradant. C'est un effet de la division du travail, quand elle est appliquée comme cela se pratique de nos jours, non seulement de rendre l'industrie incomparablement plus productive, mais en même temps d'appauvrir le travailleur, dans son corps et dans son âme, de tout ce qu'elle crée de richesse à l'entrepreneur et au capitaliste. [...] (*Idee générale*, pp. 129-130.)

131. La division du travail : sa cause

[Retour à la table des matières](#)

Après avoir le premier déclaré le travail père et producteur de toutes les richesses, A. Smith observa que l'efficacité du travail dépendait de l'habileté, de l'intelligence et de la dextérité du travailleur, qualités qui toutes se résolvaient dans un principe unique, la *division*. [...]

Ayant proclamé la division du travail, A. Smith se trompa sur sa cause : selon lui, la division du travail a son principe dans le penchant à faire des trocs et des échanges. C'était confondre la cause avec la fin. Le *but* de la division du travail est, immédiatement, célérité dans la production, abondance et meilleure qualité des produits ; ultérieurement, commerce et association : - son *principe* se trouve dans l'unité du moi ou de la force intelligente et productrice, dont l'attention ne peut se diriger en même temps sur plusieurs choses. Or, d'une part, la matière du travail est immense ; de l'autre, les formes qu'elle peut recevoir de l'industrie humaine sont innombrables : la production sera donc nécessairement successive, si elle est l'œuvre d'un seul ; divisée, si elle a lieu par le concours de plusieurs. Bien loin donc que le commerce ou le besoin d'échange soit le principe de la division du travail, il en est la conséquence ; aussi le commerce est-il considéré en économie politique comme *spécialité* de travail c'est-à-dire comme partie intégrante de la production. [...]

Qu'une montre soit exécutée dans toutes ses parties par un seul et même ouvrier, ou qu'elle soit le produit de cinquante ouvriers différents l'unité de l'œuvre n'en sera pas le moins du monde affectée ce sera toujours un produit un et identique. C'est comme si, au lieu d'être fabriquées par un seul individu successivement, les diverses parties de la montre avaient été produites simultanément par un ouvrier à cinquante têtes et cent bras. Ainsi, division du travail est synonyme de multiplication de l'ouvrier : division du travail et force collective ou communauté d'action sont deux faces corrélatives de la même loi. [...] (*Ordre*, pp. 299-301.)

132. Ses conséquences : l'individualisme

[Retour à la table des matières](#)

Le premier et le plus puissant ressort de l'organisation industrielle est la séparation des industries ; autrement dite division du travail. La nature, par la différence des climats, a prélué à cette division et en a déterminé *a priori* toutes les conséquences ; le génie humain a fait le reste. Ainsi l'humanité ne satisfait à ses besoins généraux qu'en appliquant cette grande loi de division, de laquelle naissent la circulation et l'échange. De plus, c'est de cette division primordiale que les différents peuples reçoivent leur originalité et leur caractère. La physionomie des races n'est point, comme on pourrait le croire, un trait indélébile conservé par la génération : c'est une empreinte de la nature, capable seulement de disparaître par l'effet de l'émigration et le changement des habitudes. La division du travail n'agit donc pas simplement comme organe de production ; elle exerce une influence essentielle sur l'esprit et le corps ; elle est la forme de notre éducation autant que de notre travail. Sous tous ces rapports on peut dire qu'elle est créatrice de l'homme aussi bien que de la richesse, qu'elle est nécessaire à l'individu autant qu'à la société, et qu'à l'égard du premier, comme de la seconde, la division du travail doit être appliquée avec toute la puissance et l'intensité dont elle est susceptible.

Mais, appliquer la loi de division, c'est fomenter l'individualisme, c'est provoquer la dissolution de la communauté : il est impossible d'échapper à cette conséquence. [...] (*Système, II, pp. 285-286.*)

133. L'immobilisation du travailleur

[Retour à la table des matières](#)

Voyez le laboureur ; avant l'hiver, il laboure, sème le blé et le seigle ; au printemps, il plante maïs, pommes de terre, chanvre et colza ; l'été amère fenaison et moisson ; en automne, la vendange ; puis il serre et soigne ses récoltes. Entre temps, le laboureur exécute nombre de petits travaux complémentaires. Chacune de ces opérations successives est une parcelle de l'œuvre agricole ; il faut une année entière pour compléter et sommer le travail du laboureur.

Si donc les différentes parties de l'action industrielle peuvent s'accomplir à des intervalles de temps plus ou moins longs sans que la loi de composition soit violée, il s'ensuit que l'ouvrier parcellaire peut devenir travailleur complet par la succession du temps. Qu'est-ce en effet que le travail du laboureur, pris à un moment quelconque de l'année ? Du travail parcellaire, qui, changeant avec la saison, recouvre ainsi le caractère de travail synthétique et sérié. Il en est de même dans toute industrie.

Tout ce que l'homme exécute de plus ingénieux, de plus complexe, de plus multiple en son unité, il le fait nécessairement par parties infiniment petites, mais qui, liées par un rapport de progression, produisent à la fin un assemblage, un tout, une composition, une série. Or, c'est l'immobilisation du travailleur dans l'une des parties infinitésimales de la production qui constitue ce que l'on a appelé travail parcellaire : je dis donc que cette immobilité est un fait de désordre, une conséquence de l'organisation simpliste et subversive du droit de propriété, que tout concourt à abolir ¹. (*Ordre*, p. 337.)

134. L'incapacité du travailleur et sa dégradation morale

[Retour à la table des matières](#)

Tout est absurde dans les conditions actuelles du travail, et semble avoir été combiné pour l'asservissement à perpétuité de l'ouvrier.

Après avoir, dans l'intérêt de la production, divisé et sous-divisé à l'infini le travail, on a fait de chacune de ses parcelles l'objet d'une profession particulière de laquelle le travailleur, enroutiné, hébété, ne s'échappe plus. Politiquement affranchi par la Révolution, il est refait serf de la glèbe, en son corps, en son âme, en sa famille, en toutes ses générations, de par la distribution vicieuse, mais invétérée, du travail.

Ce n'est pas tout : comme si l'exercice d'une fonction ainsi limitée devait épuiser toutes les forces de son intelligence, toutes les aptitudes de sa main, on a limité à l'apprentissage de cette parcelle l'éducation théorique et pratique du travailleur.

On a façonné l'homme à une manœuvre qui, loin de l'initier aux principes généraux et aux secrets de l'industrie humaine, lui ferme la porte à tout autre profession ; après avoir mutilé son intelligence, on l'a stéréotypée, pétrifiée ; *à part ce qui*

¹ [...] Les moralistes ont eu raison de s'élever contre la division du travail portée à ses extrêmes limites : qu'est-ce qu'un homme qui *sait pour tout secret* tourner la manivelle, porter la hotte, piler du mortier, faire, comme dit Lemontey, un dix-huitième d'épingle ? Est-ce remplir la condition essentielle du travail, que de réduire ainsi le producteur au rôle d'un marteau, d'un ressort, d'une aile de moulin ?

Le travail est l'action intelligente de l'homme sur la matière ; le travail est ce qui distingue, aux yeux de l'économiste, l'homme des animaux : apprendre à travailler, telle est notre fin sur la terre. Et voici que, par suite de la division du travail, le travail se réduirait à une manipulation mécanique, uniforme, monotone, élémentaire, sans génie, sans idéal ! Sans division dans le travail, disions-nous tout à l'heure, le talent et l'habileté ne peuvent se produire, l'industriel croupit dans une perpétuelle, enfance : et maintenant le même principe de division nous ramènerait à cette imbécillité originelle ! Comment des résultats si contraires pourraient-ils surgir d'une commune loi ? (*Ordre*, p. 328-329.)

concerne son état, qu'il se flatte de connaître, mais dont il n'a qu'une faible idée et une étroite habitude, on a paralysé son âme comme son bras. [...]

Bientôt la monotonie du labeur avec tous ses dégoûts se fait sentir : le prétendu travailleur acquiert la conscience de sa dégradation ; il se dit qu'il n'est qu'un rouage au sein de la société ; le désespoir s'empare lentement de lui ; sa raison, faute d'une science positive, perd l'équilibre ; son cœur se déprave. [...]

On a voulu mécaniser l'ouvrier ; on a fait pis, on l'a rendu manchot et méchant ¹. (*Justice, III, pp. 83-84.*)

135. La séparation de l'âme et du corps

[Retour à la table des matières](#)

L'habileté manuelle étant remplacée par la perfection de l'outillage, les rôles entre l'homme et la matière sont intervertis l'esprit n'est plus dans l'ouvrier, il a passé dans la machine ce qui devait faire le mérite du travailleur est devenu pour lui un abêtissement. Le spiritualisme, en démontrant ainsi la séparation de l'âme et du corps, peut se vanter d'avoir produit son chef-d'œuvre. (*Justice, III, p. 91.*)

B) Le machinisme

136. La machine, antithèse de la division

[Retour à la table des matières](#)

Dans la société, l'apparition incessante des machines est l'antithèse, la formule inverse de la division du travail ; c'est la protestation du génie industriel contre le travail parcellaire et homicide. Qu'est-ce, en effet, qu'une machine ? Une manière de réunir diverses particules du travail que la division avait séparées. Toute machine peut être définie : un résumé de plusieurs opérations, une simplification de ressorts,

¹ Le premier fruit du travail parcellaire est de multiplier les incapacités, par conséquent de rendre plus précieux les contremaîtres, chefs d'ateliers, directeurs et ingénieurs, et de créer à leur profit un droit de suzeraineté et de privilège. [...] Voilà l'aristocratie de talent contre laquelle le peuple se révolte, parce qu'elle a sa source, non dans une supériorité réelle, mais dans la mutilation des sujets. (*Ordre, pp. 334-335.*)

une condensation du travail, une réduction de frais. Sous tous ces rapports, la machine est la contrepartie de la division. Donc, par la machine, il y aura restauration du travailleur parcellaire, diminution de peine pour l'ouvrier, baisse de prix sur le produit, mouvement dans le rapport des valeurs, progrès vers de nouvelles découvertes, accroissement du bien-être général. (Système, I, pp. 170-171.)

137. Loin de diminuer le travail, le machinisme l'augmente

[Retour à la table des matières](#)

Si, dit-on, par le progrès industriel, la dépense de force imposée au travailleur devenait insignifiante ? [...] - C'est justement la considération que faisait valoir Cabet aux citoyens d'Icarie¹ comme le principe de l'égalité future ; mais c'est aussi ce dont l'économie politique démontre la fausseté matérielle ; d'abord par le calcul, puis par l'expérience. Plus l'industrie se perfectionne, plus, sans doute, l'action de l'homme acquiert de puissance, mais plus en même temps il est appelé à travailler et à dépenser de force, de manière que le bénéfice du développement industriel ne se trouve pas dans le repos obtenu, mais dans la somme des produits. - Surcroît de production, direz-vous, et diminution de force dépensée, ou augmentation de repos, sont même chose. - Non, ce n'est pas la même chose ; car si nos machines ne devaient servir qu'à nous procurer du repos, elles devraient se reposer elles-mêmes ; elles coûteraient trop cher, et l'on y renoncerait. Aussi jamais, à aucune époque, on ne travailla autant que de nos jours ; comme nous sommes plus travailleurs que nos pères, nos enfants seront plus travailleurs que nous, et pour eux comme pour nous-mêmes le chômage ira toujours en diminuant. Telle est, quant au progrès de l'industrie et des machines, la vérité. Sans doute elle n'a rien de décourageant pour l'homme. [...] (Justice, IV, p. 189.)

138. Le machinisme aggravé le travail

[Retour à la table des matières](#)

Mais qu'est-ce encore une fois qu'une machine (j'appelle ici toute l'attention du lecteur) ? Un centre particulier d'action qui a sa police, son budget, son personnel, ses frais, etc., et auquel, directement ou indirectement, se subordonnent tous les autres centres de production, vis-à-vis de chacun desquels il est à son tour en rapport subalterne. Ainsi une machine, en même temps qu'elle est une source de bénéfices,

¹ Voir la note du texte n° 33.

est un foyer de dépense, un principe de servitude. Car, quelque machine que l'industrie fasse mouvoir, le moteur est toujours l'homme : les engins qu'il construit n'ont de puissance que celle qu'il leur communique, et qu'il est forcé de renouveler continuellement ; et plus il s'entoure d'instruments, plus il se crée de surveillance et de peine. Que le conducteur, que le chauffeur abandonnent un instant la locomotive, la merveilleuse voiture, dont un esprit, comme dit le prophète, semble animer les roues, *spiritus erat in rotis*, s'arrête à l'instant. Que le mécanicien cesse un seul jour d'en visiter les pièces, elle ne durera pas six semaines ; que le mineur cesse de lui fournir le combustible, jamais elle ne remuera. (Système, pp. 365-366.)

Ce qui rend plus sensible encore l'aggravation du travail, et qui ne fait même, à un autre point de vue, que la reproduire, ce sont les exigences multipliées de l'éducation. De même que production et consommation sont deux termes identiques et adéquats ; de même l'éducation peut être considérée comme l'apprentissage du travail et comme l'apprentissage du bien-être. La faculté de jouir a besoin, comme celle de produire, de science et d'exercice ; elle n'est même, à en bien juger, que la faculté de produire, et l'on peut juger du talent d'un homme et de la variété de ses connaissances par le nombre et la nature de ses besoins. Pour être à la hauteur de la vie, dans la société moderne, il faut un immense développement scientifique, esthétique et industriel ; à telle enseigne que, pour jouir, l'improductif a besoin de travailler presque autant que le producteur pour produire. Vingt-cinq ans ne suffisent plus à l'éducation du privilégié : que sera-ce donc quand ce privilégié sera redevenu travailleur ? [...] (Système, II, pp. 369-370.)

139. Du rôle DES MACHINES dans leur rapport avec la liberté ¹

[Retour à la table des matières](#)

Les machines, se posant dans l'économie politique contrairement à la division du travail, représentent la synthèse s'opposant dans l'esprit humain à l'analyse ; et comme, ainsi qu'on le verra bientôt, dans la division du travail et dans les machines l'économie politique tout entière est déjà donnée, de même avec l'analyse et la synthèse on a toute la logique, on a la philosophie. L'homme qui travaille procède nécessairement et tour à tour par division et à l'aide d'instruments ; de même, celui qui raisonne fait nécessairement et tour à tour de la synthèse et de l'analyse. [...]

Comme dans l'opération intellectuelle l'analyse et la synthèse sont essentiellement inséparables, et que, d'un autre côté, la théorie ne devient légitime que sous la condition de suivre pied à pied l'expérience, il s'ensuit que le travail, réunissant l'analyse et la synthèse, la théorie et l'expérience en une action continue, le travail, forme extérieure de la logique, par conséquent résumant la réalité et l'idée, se représente de

¹ Titre emprunté à Proudhon.

nouveau comme mode universel d'enseignement. *Fit fabricando faber* : de tous les systèmes d'éducation, le plus absurde est celui qui sépare l'intelligence de l'activité, et scinde l'homme en deux entités impossibles, un abstracteur et un automate. [...] Si l'éducation était avant tout expérimentale et pratique, ne réservant le discours que pour expliquer, résumer et coordonner le travail ; si l'on permettait d'apprendre par les yeux et les mains à qui ne peut apprendre par l'imagination et la mémoire, bientôt l'on verrait, avec les formes du travail, se multiplier les capacités ; tout le monde, connaissant la théorie de quelque chose, saurait par là même la langue philosophique ; il pourrait à l'occasion, ne fût-ce qu'une fois dans sa vie, créer, modifier, perfectionner, faire preuve d'intelligence et de compréhension, produire son chef-d'œuvre, en un mot se montrer homme. L'inégalité des acquisitions de la mémoire ne changerait rien à l'équivalence des facultés, et le génie ne nous paraîtrait plus que ce qu'il est en effet, la santé de l'esprit.

Ainsi le travail, après avoir différencié les capacités et préparé leur équilibre par la division des industries, complète, si j'ose ainsi dire, l'armement de l'intelligence par les machines. D'après les témoignages de l'histoire comme d'après l'analyse, et nonobstant les anomalies causées par l'antagonisme des principes économiques, l'intelligence diffère chez les hommes, non par la puissance, la netteté ou l'étendue ; mais, en premier lieu, par la spécialité, ou, comme dit l'école, par la détermination qualitative ; secondement par l'exercice et l'éducation. Donc, chez l'individu comme chez l'homme collectif, l'intelligence est bien plus une faculté qui vient, qui se forme et se développe, *quae fit*, qu'une entité ou entéléchie qui existe toute formée, antérieurement à l'apprentissage. La raison, ou quelque nom qu'on lui donne, génie, talent, industrie, est au point de départ une virtualité nue et inerte, qui peu à peu grandit, se fortifie, se colore, se détermine et se nuance à l'infini. Par l'importance de ses acquisitions, par son capital en un mot, l'intelligence diffère et différera toujours d'un individu à l'autre ; mais comme puissance, égale dans tous à l'origine, le progrès social doit être, en perfectionnant incessamment ses moyens, de la rendre à la fin chez tous encore égale. Sans cela le travail resterait pour les uns un privilège, et pour les autres un châtiment.

Mais l'équilibre des capacités, dont nous avons vu le prélude dans la division du travail, ne remplit pas toute la destination des machines, et les vues de la Providence s'étendent fort au-delà. Avec l'introduction des machines dans l'économie, l'essor est donné à la LIBERTÉ.

La machine est le symbole de la liberté humaine, l'insigne de notre domination sur la nature. [...] (*Système, I, pp. 171-175.*)

C) Le travail parcellaire et l'apprentissage

140. Définition de l'éducation

[Retour à la table des matières](#)

En principe, l'éducation de l'individu est homogène et proportionnelle à l'état de l'espèce : c'est la concentration dans l'âme du jeune homme des rayons qui partent de tous les points de la collectivité.

Toute éducation a donc pour but de produire l'homme et le citoyen d'après une image en miniature de la société, par le développement méthodique des facultés physiques, intellectuelles et morales de l'enfant.

En autres termes, l'éducation est la *création des mœurs* dans le sujet humain, en prenant ce mot de mœurs dans son acception la plus étendue et la plus élevée, qui comprend non seulement les droits et les devoirs, mais encore tous les modes de l'âme, sciences, arts, industrie, tous les exercices du corps et de l'esprit. [...] (*Justice, II, p. 332.*)

141. Tout apprentissage doit être polytechnique

[Retour à la table des matières](#)

Sera-ce donc un paradoxe de soutenir qu'il doit en être de l'industrie, mère des sciences, comme des sciences elles-mêmes ; que son enseignement doit être donné au complet, suivant une méthode qui en embrasse tout le cercle, de sorte que le choix du métier ou de la spécialité arrive pour l'ouvrier comme pour le polytechnicien, après l'achèvement du cours complet des études ?

Certes, l'industrie réclame de l'élève plus de temps que la grammaire, l'arithmétique, la géométrie, la physique même : car l'ouvrier n'a pas seulement à exercer son

intelligence et à meubler sa mémoire ; il faut qu'il exécute de la main ce que la tête a compris : c'est une éducation tout à la fois des organes et de l'entendement.

Mais il est clair que l'industrie, non plus que les sciences, ne peut être morcelée, réduite à la routine, sans périr : l'homme dont le génie circonscrit dans une profession ne sait rien des autres, qui de plus est incapable de ramener son métier à des notions élémentaires et d'en donner la théorie, est comme celui qui, ayant appris à signer son nom comme on fait un parafe, ne sait rien du reste de l'alphabet.

Tout par méthode et d'ensemble, ou rien : c'est la loi du travail comme du savoir. L'industrie est la forme concrète de cette philosophie positive qu'il s'agit aujourd'hui de verser dans les âmes à la place des croyances éteintes. [...] (*Justice*, III, pp. 84-85.)

142. Le plan de l'instruction ouvrière

[Retour à la table des matières](#)

L'idée abstraite est sortie de l'analyse forcée du travail avec elle le signe, la métaphysique, la poésie, la religion, et finalement la science, qui n'est que le retour de l'esprit à la mécanique industrielle ¹.

Le plan de l'instruction ouvrière, sans préjudice de l'enseignement littéraire qui se donne à part et en même temps est donc tracé : il consiste, d'un côté, à faire parcourir à l'élève la série entière des exercices industriels, en allant des plus simples aux plus difficiles, sans distinction de spécialité ; de l'autre, à dégager de ces exercices l'idée qui y est contenue, comme autrefois les éléments des sciences furent tirés des premiers engins de l'industrie, et à conduire l'homme, par la tête et par la main, à la philosophie du travail> qui est le triomphe de la liberté. [...] ².

Le travailleur, dans ces conditions, quelque lien qui le rattache à la création, quels que soient ses rapports avec ses semblables, jouit de la plus haute prérogative dont un être puisse s'enorgueillir : il existe par lui-même. [...]

Toutes les spécialités du travail humain sont fonction les unes des autres : ce qui fait de la totalité industrielle un système régulier, et de toutes ces industries divergentes, hétérogènes, sans rapport apparent, de cette multitude innombrable de métier et de professions, une seule industrie, un seul métier, une seule profession, un même état.

¹ La véritable école, c'est l'atelier. (*Carnets*, I, p. 88.)

² Le grand mal, dans l'éducation, aujourd'hui, c'est qu'on dédaigne trop la mémoire ; on vise au génie, qui n'existe pas plus sans la mémoire, que l'activité n'existe sans l'action.

Il faut nourrir longtemps, fortement, le corps et l'âme de l'homme avant de lui demander de grands efforts ; il faut les discipliner l'un et l'autre par le travail, c'est-à-dire par l'acquisition. (*Carnets*, II, pp. (169-170.)

Le travail, un et identique dans son plan, est infini dans ses applications, comme la création elle-même.

Rien n'empêche donc que l'apprentissage de l'ouvrier ne soit dirigé de telle sorte qu'il embrasse la totalité du système industriel, au lieu de n'en saisir qu'un cas parcellaire.

La conséquence d'une semblable pédagogie serait incalculable. Abstraction faite du résultat économique, elle modifierait profondément les âmes et changerait la face de l'humanité. Tout vestige de l'antique déchéance s'effacerait. [...] (*Justice, III, pp. 85-90.*)

143. Spécification et composition

[Retour à la table des matières](#)

Par la *spécification*, le travail satisfait au vœu de notre personnalité, qui tend invinciblement à se différencier, à se rendre indépendante, à conquérir sa liberté et son caractère ; par la *composition*, le travail répond à tous les besoins de l'intelligence, à sa faculté inventive et organisatrice, comme à son amour de la synthèse et de l'unité. [...]

Le travail parcellaire est le mode général de l'éducation industrielle : hors de là il ne doit être toléré qu'en des ouvriers accomplis, capables d'une oeuvre intégrale et composée, mais qui restreignent volontairement l'emploi de leur capacité sur un point, afin de l'appliquer à un autre. [...] (*Justice, III, p. 339.*)

144. Intelligibilité et création

[Retour à la table des matières](#)

[...] Tout progrès dans la science et l'industrie se résout en un amendement au mode primitif d'exécution, à la méthode, à la technique ; la division incessante du travail en des industries nouvelles est une conséquence de cette loi. Avant Gutenberg on imprimait sur des planches solides, comme celles des Chinois : Gutenberg divisa cette planche en autant de parties qu'elle renfermait de caractères, qu'il grava et fit fondre séparément. La charrue, dans sa forme primitive, était une pioche ou crochet de bois durci au feu, et mû d'un effort continu, par une force de traction suffisante. Les premières charrues ne retournaient pas le sol ; elles ne faisaient, comme la herse, que le rayer profondément. C'est par une suite de perfectionnements innombrables que la charrue est devenue ce que nous la voyons. La connaissance du progrès des méthodes dans chaque spécialité industrielle doit être une partie essentielle de l'éducation du travailleur. [...]

[...] Ainsi le moindre des métiers, pourvu qu'il ait en lui spécialité et série, renferme en substance toute la métaphysique, et peut servir de point de départ et de rudiment pour élever l'intelligence du travailleur aux plus hautes formules de l'abstraction et de la synthèse : ainsi chacune des fonctions sociales peut se regarder comme le foyer où convergent toutes les forces d'un vaste système, ou plutôt comme un observatoire central, duquel on suit tous les mouvements de l'ensemble. [...]

[...] Les fonctions sociales s'enchaînent par des liens si intimes, se touchent et se pénètrent par tant de côtés, que l'exercice de chacune suppose toujours la connaissance, au moins générale et sommaire, de plusieurs autres. Celui-là donc semblerait au premier abord le plus intelligent et le plus habile qui à la théorie et à la pratique de son art joindrait la connaissance d'un plus grand nombre d'autres ; c'est-à-dire qui saisiserait la loi sérielle sous un plus grand nombre de faces, et saurait lui donner une expression plus variée et plus fidèle. [...] (*Justice, III, pp. 340-343.*)

145. Les fonctions de coordination

[Retour à la table des matières](#)

[...] À mesure que la fonction gagne en généralité représentative, c'est-à-dire à mesure qu'elle en résume un plus grand nombre d'autres, elle perd en spécialité effective, en matière industrielle et en application scientifique. Ainsi le chef d'atelier produit matériellement moins que l'ouvrier, mais plus que l'entrepreneur ; ainsi le maire, le préfet, le ministre, le conseil d'État, le roi n'exercent ni art, ni science, ni métier ; leur rôle est de grouper les fonctions inférieures, d'en centraliser et unifier les rapports. Le travail, dans cette région élevée, suppose, comme partout, une aptitude, une éducation, et des conditions d'éligibilité spéciales mais, en soi, il n'est ni plus ni moins difficile qu'ailleurs si le contraire aujourd'hui semble avoir lieu, cela vient uniquement de notre organisation imparfaite. [...] (*Justice, III, p. 345.*)

La responsabilité existe, au moins virtuellement, dans toutes les parties du corps social; il ne s'agit plus que de la proclamer et de la rendre efficace et régulière [...] (p. 348).

146. Le travail est l'éducation de la liberté

[Retour à la table des matières](#)

Pour que l'instruction soit utile, pour qu'elle puisse même être reçue, il faut avant tout que l'élève soit libre, comme, avant d'ensemencer une terre, on l'ameublisse par la charrue et on la débarrasse des épines et du chiendent. D'ailleurs, le meilleur système d'éducation, même en ce qui concerne la philosophie et la morale, serait celui de l'éducation professionnelle ; or, comment encore une fois concilier cette éducation

avec la division parcellaire et le service des machines ? Comment l'homme qui, par l'effet de son travail, est devenu esclave, c'est-à-dire un meuble, une chose, redeviendra-t-il par le même travail, ou en continuant le même exercice, une personne ? Comment ne voit-on pas que ces idées répugnent, et que si, par impossible, le prolétaire pouvait arriver à un certain degré d'intelligence, il s'en servirait d'abord pour révolutionner la société et changer tous les rapports civils et industriels ? [...]

Le travail est l'éducation de notre liberté. Les anciens avaient le sens profond de cette vérité, lorsqu'ils distinguèrent les arts serviles d'avec les arts libéraux. Car, telle profession, telles idées ; telles idées, telles mœurs. Tout dans l'esclavage prend le caractère de l'abaissement, les habitudes, les goûts, les inclinations, les sentiments, les plaisirs ; il y a en lui subversion universelle. S'occuper de l'éducation des classes pauvres ! Mais c'est créer dans ces âmes dégénérées le plus atroce antagonisme : c'est leur imposer des idées que le travail leur rendrait insupportables, des affections incompatibles avec la grossièreté de leur état, des plaisirs dont le sentiment est chez eux émoussé. Si un pareil projet pouvait réussir, au lieu de faire du travailleur un homme, on en aurait fait un démon. Qu'on

étudie donc ces physionomies qui peuplent les prisons et les bagnes, et qu'on me dise si la plupart n'appartiennent pas à des sujets que la révélation du beau, de l'élégance, de la richesse, du bien-être, de l'honneur et de la science, de tout ce qui fait la dignité de l'homme, a trouvés trop faibles, et qu'elle a démoralisés, tués. (*Système*, I, pp. 199-201.)

147. Le bon usage du travail parcellaire

[Retour à la table des matières](#)

Le travail parcellaire trouve donc son application dans l'apprentissage de l'ouvrier : il peut encore être employé d'une autre manière. Il n'est pas rare de rencontrer des hommes, d'une capacité réelle et d'un talent très développé, qui préfèrent, à salaire égal, la fonction la plus simple et la plus uniforme, parce qu'ils réservent toutes les forces de leur intelligence pour des compositions libres et desquelles ils n'attendent aucune rétribution. Dans ce cas, le travail parcellaire, ne portant préjudice ni à la société ni aux personnes, exécuté par des mains capables à l'occasion de direction et synthèse, n'offre plus d'inconvénient. Qui sait même si, un jour, telle ne sera pas notre condition commune et définitive ? L'homme, après avoir donné l'essor à son activité juvénile, après avoir parcouru la sphère de sa spécialité, commandé et instruit par les autres, à son tour, aime à se replier sur lui-même et à concentrer sa pensée.

Alors, pourvu que le salaire quotidien arrive, content d'avoir fait ses preuves, il laisse à d'autres les grands projets et les postes brillants, et s'abandonne aux rêveries de son cœur, dont l'uniformité du travail parcellaire ne fait plus que faciliter le cours. (*Ordre*, pp. 337-338.)

"Le travail"

IV - Talent, concurrence, valeur

A) Le talent

148. Le génie humain

[Retour à la table des matières](#)

Tout ce qu'il accomplit d'instinct, l'homme n'en fait aucun cas et le méprise ; ou, s'il l'admire, ce n'est pas comme sien, c'est comme ouvrage de la nature : de là l'oubli qui couvre les noms des premiers inventeurs. [...] L'homme n'estime que les produits de la réflexion et du raisonnement. Les oeuvres les plus admirables de l'instinct ne sont à ses yeux que d'heureuses trouvailles ; il donne le nom de découvertes, j'ai presque dit de créations, aux oeuvres de l'intelligence. [...] (Propriété, p. 323.)

149. Variété et réciprocité des aptitudes humaines

[...] Tous, tant que nous sommes nous naissons poètes, mathématiciens, philosophes, artistes, artisans, laboureurs ; mais nous ne naissons pas également tout cela, et, d'un homme à l'autre dans la société, d'une faculté à une autre faculté dans le même homme, les proportions sont infinies. Cette variété de degré dans les mêmes facultés, cette prédominance de talents pour certains travaux, est, avons-nous dit, le

fondement même de notre société. L'intelligence et le génie naturel ont été répartis par la nature avec une telle économie et une si grande providence, que l'organisme social n'a jamais à redouter ni surabondance ni disette de talents spéciaux, et que chaque travailleur, en s'attachant à sa fonction, peut toujours acquérir le degré d'instruction nécessaire pour jouir des travaux et des découvertes de tous ses coassociés. Par cette précaution si simple de la nature et si sage, le travailleur ne reste pas isolé à sa tâche ; il est, par la pensée, en communication avec ses semblables, avant de leur être uni par le cœur, en sorte que pour lui l'amour naît de l'intelligence.

Il n'en est pas de même des sociétés des animaux. Dans chaque espèce, les aptitudes, très bornées d'ailleurs, et pour le nombre, et même, quand elles ne relèvent pas de l'instinct, pour l'énergie, sont égales entre les individus : chacun sait faire ce que font tous les autres et aussi bien que les autres, chercher sa nourriture, échapper à l'ennemi, creuser un terrier, construire un nid, etc. Nul, parmi eux n'étant libre et dispos, n'entend ni ne requiert le secours de son voisin, qui de son côté se passe également de lui.

Les animaux associés vivent les uns à côté des autres sans aucun commerce de pensées, sans conversation intime : faisant tous les mêmes choses, n'ayant rien à apprendre ni à retenir, ils se voient, ils se sentent, ils sont en contact, ils ne se pénètrent pas. L'homme fait avec l'homme un échange perpétuel d'idées et de sentiments, de produits et de services. Tout ce qui s'apprend et s'exécute dans la société lui est nécessaire ; mais de cette immense quantité de produits et d'idées, ce qui est donné à chacun de faire et d'acquérir seul, est comme un atome devant le soleil. L'homme n'est homme que par la société, laquelle, de son côté ne se soutient que par l'équilibre et l'harmonie des forces qui la composent (Propriété, pp. 309-310.)

150. Le talent est une création de la société

[Retour à la table des matières](#)

[...] La création de tout instrument de production est le résultat d'une force collective, de même aussi le talent et la science dans un homme sont le produit de l'intelligence universelle et d'une science générale lentement accumulée par une multitude de maîtres et moyennant le secours d'une multitude d'industries inférieures. [...] L'homme de talent a contribué à produire en lui-même un instrument utile : il en est donc copossesseur ; il n'en est pas le propriétaire. Il y a tout à la fois en lui un travailleur libre et un capital social accumulé : comme travailleur il est préposé à l'usage d'un instrument, à la direction d'une machine, qui est sa propre capacité : comme capital, il ne s'appartient pas, il ne s'exploite pas lui-même, mais les autres. (Propriété, p. 236.)

Le talent est une création de la société bien plus qu'un don de la nature ; c'est un capital accumulé, dont celui qui le reçoit n'est que le dépositaire. Sans la société, sans l'éducation qu'elle donne et ses secours puissants, le plus beau naturel resterait, dans le genre même qui doit faire sa gloire, au-dessous des plus médiocres capacités. Plus vaste est le savoir d'un mortel, plus belle est son imagination, plus fécond son talent,

plus coûteuse aussi son éducation a été, plus brillants et plus nombreux furent ses devanciers et ses modèles, plus grande est sa dette. Le laboureur produit au sortir du berceau et jusqu'au bord de la tombe : les fruits de l'art et de la science sont tardifs et rares, souvent l'arbre périt avant qu'il mûrisse. La société, en cultivant le talent, fait un sacrifice à l'espérance.

La mesure de comparaison des capacités n'existe pas l'inégalité des talents n'est même, sous des conditions égales de développement, que la spécialité des talents (*p. 278.*)

151. Capital, travail, talent

[Retour à la table des matières](#)

[...] Le parallélisme qu'on a prétendu établir entre le capital, le travail et le talent, comme principes de production essentiels au même degré, est une fausse série. [...] ¹. Pour que trois termes donnés forment une série simple [...] il faut que ces termes soient distincts, indépendants, égaux, sous le point de vue qui les rassemble. Or, dans cette série saint-simonienne tant vantée, le premier terme est une modalité, et le troisième une qualité du second ; ou bien, si l'on préfère un autre style, les trois termes, capital, travail, talent, indiquent une analyse, mais non pas une synthèse. En effet, le capital est du travail solidifié, le talent est du travail considéré dans son plus ou moins de perfection. *A priori*, antérieurement à l'expérience, la division des éléments de production en capital, travail et talent, est mauvaise. [...]

En effet, la distinction des citoyens admise depuis tant de siècles en propriétaires, travailleurs et hommes de talent, est une anomalie, un fait de subversion qui, avec beaucoup d'autres, est en train de disparaître. Il n'y a pas de travailleurs sans talent, il n'y a que des machines ; comme aussi il n'est pas de propriété sans travail ; il n'est que fraude et usurpation. L'antagonisme du capital et du travail, tant déploré par ses amis du progrès, loin de se résoudre en une association qui maintiendrait la distinction effective de travailleur et capitaliste, doit finir, au contraire, par la sujétion absolue du capital au travail. [...] Les vrais capitalistes, aux yeux de la science et du droit sont les travailleurs. [...] (*Ordre, p. 313.*)

152. On ne peut évaluer le talent

[Retour à la table des matières](#)

[...] Entre une récompense matérielle et le talent, il n'existe pas de commune mesure ; [...] sous ce rapport, la condition de tous les producteurs est égale ; conséquemment [...], toute comparaison entre eux et toute distinction de fortunes est impossible.

¹ Voir la note du texte no 76 et le texte no 24.

En effet, tout ouvrage sortant des mains de l'homme, comparé à la matière brute dont il est formé, est d'un prix inestimable : à cet égard, la distance est aussi grande entre une paire de sabots et un tronc de noyer, qu'entre une statue de Scopas et un bloc de marbre. Le génie du plus simple artisan l'emporte autant sur les matériaux qu'il exploite, que l'esprit d'un Newton sur les sphères inertes dont il calcule les distances, les masses et les révolutions. Vous demandez pour le talent et le génie la proportionnalité des honneurs et des biens : évaluez-moi le talent d'un bûcheron, et je vous évaluerai celui d'un Homère. Si quelque chose peut solder l'intelligence, c'est l'intelligence. C'est ce qui arrive quand des producteurs d'ordres divers se payent un tribut réciproque d'admiration et d'éloges. Mais s'agit-il d'un échange de produits, dans le but de satisfaire des besoins mutuels ? Cet échange ne peut s'effectuer que sous la raison d'une économie indifférente aux considérations de talent et de génie, et dont les lois se déduisent, non d'une vague et insignifiante admiration, mais d'une juste balance entre le doit et l'avoir, en un mot de l'arithmétique commerciale. [...] (Propriété, p. 233.)

[...] L'évaluation en espèces d'un talent quelconque est chose impossible, puisque le talent et les écus sont des quantités incommensurables (p. 235).

153. Le talent ne peut exiger de récompense

[Retour à la table des matières](#)

L'artiste, le savant, le poète reçoivent leur juste récompense par cela seul que la société leur permet de se livrer exclusivement à la science et à l'art : de sorte qu'en réalité ils ne travaillent pas pour eux, mais pour la société qui les crée et les dispense de tout autre contingent. La société peut à la rigueur se passer de prose et de vers, de musique et de peinture, de savoir *comme vont lune, étoile polaire* ; elle ne peut se passer un seul jour de nourriture et de logement.

Sans doute, l'homme ne vit pas seulement de pain ; il doit encore, selon l'Évangile, *vivre de la parole de Dieu*, c'est-à-dire aimer le bien et le pratiquer, connaître et admirer le beau, étudier les merveilles de la nature. Mais pour cultiver son âme, il faut qu'il commence par entretenir son corps : ce dernier devoir l'emporte autant par la nécessité que l'autre l'emporte par la noblesse. S'il est glorieux de charmer et d'instruire les hommes, il est honorable aussi de les nourrir. Lors donc que la société, fidèle au principe de la division du travail, confie une mission d'art ou de science à l'un de ses membres, en lui faisant quitter le travail commun, elle lui doit une indemnité pour tout ce qu'elle l'empêche de produire industriellement, mais elle ne lui doit que cela. [...] ¹. (Propriété, pp. 236-237.)

¹ De toutes les propriétés, la plus détestable est celle qui a pour prétexte le talent. (Système, I, p. 223.)

[...] Rien de ce qui est de l'ordre de la science comme de l'ordre de la conscience ne saurait tomber dans la vénalité. L'idée du profit lui est antipathique : il répugne que des choses de cette nature devienne matière d'appropriation. [...]

154. La gratuité du talent

[Retour à la table des matières](#)

[...] L'inégalité des conditions ne peut se justifier ni par l'antériorité d'occupation, ni par la supériorité de talent, de service, d'industrie et de capacité. Mais si l'égalité des conditions est la conséquence nécessaire du droit naturel, de la liberté, des lois de la production, des bornes de la nature physique, et du principe même de société, cette égalité n'arrête pas l'essor du sentiment social sur la limite du *doit* et de *l'avoir* ; *l'esprit* de bienfaisance et d'amour s'étend au-delà ; et, quand l'économie a fait sa balance, l'âme commence à jouir de sa propre justice, et le cœur s'épanouit dans l'infini de ses affections. [...]

L'homme supérieur par la force, le talent ou le courage, sait qu'il se doit tout entier à la société, sans laquelle il n'est et ne peut rien ; il sait qu'en le traitant comme le dernier de ses membres, la société est quitte envers lui, mais il ne saurait en même temps méconnaître l'excellence de ses facultés ; il ne peut échapper à la conscience de sa force et de sa grandeur : et c'est par l'hommage volontaire qu'il fait alors de lui-même à l'humanité, c'est en s'avouant l'instrument de la nature, qui seule doit être en lui glorifiée et bénie ; c'est, dis-je, par cette confession simultanée du cœur et de l'esprit, véritable adoration du grand Être, que l'homme se distingue, s'élève et atteint un degré de moralité sociale auquel il n'est pas donné à la bête de parvenir. Hercule terrassant les monstres et punissant les brigands pour le salut de la Grèce, Orphée instruisant les Pélasges grossiers et farouches, tous deux ne voulant rien pour prix de leurs services, voilà les plus nobles créations de la poésie, voilà l'expression la plus haute de la justice et de la vertu. (*Propriété*, pp. 310-311.)

155. Ce n'est pas le talent qui fait l'homme

[Retour à la table des matières](#)

Ce n'est pas la force qui fait l'homme, c'est le caractère. [...] Ce n'est pas le talent, qui est aussi une force ; ce n'est pas la science, ce n'est pas la beauté qui fait l'homme ; c'est le cœur, le courage, la volonté, la vertu. Or, si nous sommes égaux par ce qui nous fait hommes, comment la distribution accidentelle de facultés secondaires nous ferait-elle descendre au-dessous de l'humanité ? (*2e mémoire*, pp. 140-141.)

Le caractère *anti-vénal* de l'idée s'étendant à la fonction, il en résulte que le ministère du prêtre, du juge, du philosophe, du savant, est essentiellement gratuit : je veux dire par là qu'ils ne font point métier et marchandise du verbe dont ils sont les hérauts, et que la rémunération qui leur est allouée, de quelque manière qu'ils la recueillent, ne peut pas, en bonne économie, être considérée comme salaire. C'est une subvention respectueuse, une indemnité calculée non sur la valeur du service rendu [...] dont l'effet est inappréciable [...] mais sur les besoins physiques de l'humanité. [...] De telles fonctions ne se paient pas, ne se mesurent pas d'après l'unité de valeur employée dans le commerce, or, argent, boisseau de blé, tête de bétail ou journée du travail. Ici la règle utilitaire est abandonnée. [...] (*Majorats littéraires*, pp. 62-63.)

156. Unité du travail

[Retour à la table des matières](#)

[...] Pascal, cherchant la philosophie de l'histoire, concevait l'humanité comme un seul individu qui ne mourait pas, accumulait en lui toutes les connaissances et réalisait successivement toutes les idées et tous les progrès. C'est ainsi que Pascal se représentait l'unité et l'identité de notre espèce, et de cette identité il s'élevait aux plus hautes pensées sur le développement de la civilisation, le gouvernement de la Providence, la solidarité des états et des races. La même conception s'applique à l'économie politique. La société doit être considérée comme un géant aux mille bras, qui exerce toutes les industries, produit simultanément toute richesse. Une seule conscience, une seule pensée, une seule volonté l'animent ; et dans l'engrenage de ses travaux se révèlent l'unité et l'identité de sa personne. Quoi qu'il entreprenne il reste toujours lui-même, aussi admirable, aussi digne dans l'exécution des moindres détails que dans les combinaisons les plus merveilleuses. Dans toutes les circonstances de sa vie, cet être prodigieux est égal à lui-même, et l'on peut dire que chacune de ses actions, chacun de ses moments paie l'autre. (Système, I, p. 236.)

B) la concurrence et le monopole

157. La concurrence, c'est la liberté

[Retour à la table des matières](#)

[...] La concurrence est aussi essentielle au travail que la division, puisqu'elle est la division elle-même revenue sous une autre forme, ou plutôt élevée à sa deuxième puissance ; la division, dis-je, non plus comme à la première époque des évolutions économiques, adéquate à la force collective, par conséquent absorbant la personnalité du travailleur dans l'atelier, mais donnant naissance à la liberté, en faisant de chaque subdivision du travail comme une souveraineté où l'homme se pose dans sa force et son indépendance. La concurrence, en un mot, c'est la liberté dans la division et dans toutes les parties divisées : commençant aux fonctions les plus compréhensives, elle tend à réaliser jusque dans les opérations inférieures du travail parcellaire. [...] (Système, I, p. 210.)

158. La concurrence révèle la valeur

[Retour à la table des matières](#)

[...] La concurrence est nécessaire à la constitution de la valeur, c'est-à-dire au principe même de la répartition, et par conséquent à l'avènement de l'égalité. Tant qu'un produit n'est donné que par un seul et unique fabricant, la valeur réelle de ce produit reste un mystère, soit dissimulation de la part du producteur, soit incurie ou incapacité à faire descendre le prix de revient à son extrême limite. Ainsi, le privilège de la production est une perte réelle pour la société ; et la publicité de l'industrie comme la concurrence des travailleurs un besoin. Toutes les utopies imaginées et imaginables ne peuvent se soustraire à cette loi.

Certes, je n'ai garde de nier que le travail et le salaire ne puissent et ne doivent être garantis ; j'ai même l'espoir que l'époque de cette garantie n'est pas éloignée : mais je soutiens que la garantie du salaire est impossible sans la connaissance exacte de la valeur, et que cette valeur ne peut être découverte que par la concurrence, nullement par des institutions communistes ou par un décret du peuple. Car il y a quelque chose de plus puissant ici que la volonté du législateur et des citoyens : c'est l'impossibilité absolue pour l'homme de remplir son devoir dès qu'il se trouve déchargé de toute responsabilité envers lui-même : or, la responsabilité envers soi, en matière de travail, implique nécessairement, vis-à-vis des autres, concurrence.

[...] L'homme ne sort de sa paresse que lorsque le besoin l'inquiète ; et le moyen le plus sûr d'éteindre en lui le génie, c'est de le délivrer de toute sollicitude, de lui enlever l'appât du bénéfice et de la distinction sociale qui en résulte, en créant autour de lui la paix partout, la paix toujours, et transportant à l'État la responsabilité de son inertie. (Système, 1, pp. 212-219.)

159. La famille et l'atelier

[Retour à la table des matières](#)

Les socialistes ont confondu deux choses essentiellement distinctes, lorsque opposant l'union du foyer domestique à la concurrence industrielle, ils se sont demandé si la société ne pouvait pas, être constituée précisément comme une grande famille dont tous les membres seraient liés par l'affection du sang, et non comme une espèce de coalition où chacun est retenu par la loi de ses intérêts. La famille n'est pas, si j'ose ainsi dire, le type, la molécule organique de la société. Dans la famille, comme l'avait très bien observé M. de Bonald, il n'existe qu'un seul être moral, un seul esprit, une seule âme, je dirais presque, avec la Bible, une seule chair. La famille est le type et le

berceau de la monarchie et du patriciat ; en elle réside et se conserve l'idée d'autorité et de souveraineté, qui s'efface de plus en plus dans l'État. C'est sur ce modèle de la famille que toutes les sociétés antiques et féodales s'étaient organisées, et c'est précisément contre cette vieille constitution patriarcale que proteste et se révolte la démocratie moderne.

L'unité constitutive de la société est l'atelier.

Or, l'atelier implique nécessairement un intérêt de corps et des intérêts privés ; une personne collective et des individus. De là, un système de rapports inconnus dans la famille, et parmi lesquels l'opposition de la volonté collective, représentée par le maître, et des volontés individuelles, représentées par les salariés, figure au premier rang. Viennent ensuite les rapports d'atelier à atelier, de capital à capital, en d'autres termes la concurrence et l'association. Car la concurrence et l'association s'appuient l'une sur l'autre ; elles n'existent pas l'une sans l'autre ; bien loin de s'exclure, elles ne sont pas même divergentes. Qui dit concurrence, suppose déjà but commun ; la concurrence n'est donc pas l'égoïsme, et l'erreur la plus déplorable du socialisme est de l'avoir regardée comme le renversement de la société.

Il ne saurait donc être ici question de détruire la concurrence, chose aussi impossible que de détruire la liberté ; il s'agit d'en trouver l'équilibre, je dirais volontiers la police. Car toute force, toute spontanéité, soit individuelle, soit collective, doit recevoir sa détermination ; il en est à cet égard de la concurrence comme de l'intelligence et de la liberté. Comment donc la concurrence se déterminera-t-elle harmoniquement dans la société ? (Système, I, pp. 237-238.)

160. La concurrence ne peut pas être illimitée

[Retour à la table des matières](#)

[...] Il saute aux yeux que la concurrence, pratiquée pour elle-même et sans autre but que de maintenir une indépendance vague et discordante, ne peut aboutir à rien, et que ses oscillations sont éternelles. Dans la concurrence ce sont les capitaux, les machines, les procédés, le talent et l'expérience, c'est-à-dire encore des capitaux, qui sont en lutte ; la victoire est assurée aux plus gros bataillons. Si donc la concurrence ne s'exerce qu'au profit d'intérêts privés, et que ses effets sociaux n'aient été ni déterminés par la science, ni réservés par l'État, il y aura dans la concurrence, comme dans la démocratie, tendance continuelle de la guerre civile à l'oligarchie, de l'oligarchie au despotisme, puis dissolution et retour à la guerre civile, sans fin et sans repos. Voilà pourquoi la concurrence, abandonnée à elle-même, ne peut jamais arriver à sa constitution ; de même que la valeur, elle a besoin d'un principe supérieur qui la socialise et la définit. [...] ¹.

¹ [...] Dans la plupart des livres d'économie politique, l'offre et la demande sont deux divinités capricieuses et ingouvernables, ne relevant d'aucune loi que de leur bon plaisir, et constamment appliquées à jeter le trouble dans les relations commerciales et à leurrer les pauvres humains. [...]

Le socialisme, en protestant avec raison contre cette concurrence anarchique, n'a rien proposé encore de satisfaisant pour sa réglementation ; et la preuve, c'est qu'on rencontre partout, dans les utopies qui ont vu le jour, la détermination ou socialisation de la valeur abandonnée à l'arbitraire, et toutes les réformes aboutir, tantôt à la corporation hiérarchique, tantôt au monopole de l'État, ou au despotisme de la communauté. (Système, 1, pp. 247-248.)

161. Le monopole exprime la liberté

[Retour à la table des matières](#)

[...] Le monopole est le terme fatal de la concurrence, qui l'engendre par une négation incessante d'elle-même : cette génération du monopole en est déjà la justification. Car, puisque la concurrence est inhérente à la société comme le mouvement l'est aux êtres vivants, le monopole qui vient à sa suite, qui en est le but et la fin, et sans lequel la concurrence n'eût point été acceptée, le monopole est et demeurera légitime aussi longtemps que la concurrence, aussi longtemps que les procédés mécaniques et les combinaisons industrielles, aussi longtemps enfin que la division du travail et la constitution des valeurs seront des nécessités et des lois.

Donc, par le fait seul de sa génération logique, le monopole est justifié. Toutefois cette justification semblerait peu de chose et n'aboutirait qu'à faire rejeter plus énergiquement la concurrence, si le monopole ne pouvait à son tour se poser par lui-même, et comme principe.

[...] Nous avons vu que la division du travail est la spécification de l'ouvrier, considéré surtout comme intelligence ; que la création des machines et l'organisation de l'atelier expriment sa liberté ; et que, par la concurrence, l'homme, ou la liberté intelligente, entre en action. Or, le monopole est l'expression de la liberté victorieuse, le prix de la lutte, la glorification du génie ; c'est le stimulant le plus fort de tous les progrès accomplis dès l'origine du monde : à telle enseigne que, comme nous le disions tout à l'heure, la société, qui ne peut subsister avec lui, n'eût point été faite sans lui. [...]

Le monopole n'est au fond que l'autocratie de l'homme sur lui-même : c'est le droit dictatorial accordé par la nature à tout producteur d'user de ses facultés comme il lui plaît, de donner l'essor à sa pensée dans telle direction qu'il préfère, de spéculer, en telle spécialité qu'il lui plaît de choisir, de toute la puissance de ses moyens, de

Sans doute, pour que la société subsiste, il faut que les uns offrent leur travail, et que les autres le demandent ; il faut de plus, pour assurer la sincérité (les relations, que la valeur du produit soit débattue contradictoirement entre les parties : mais cela veut-il dire que l'offre et la demande soient arbitraires ? Qu'elles ne reconnaissent ni principe ni règle ; que l'art de dissimuler ses besoins, d'exagérer ses services, de jeter la défiance entre les producteurs, d'exciter une panique parmi les consommateurs, l'art de mentir, en un mot, puisse être de quelque autorité aux yeux de la science, qui est la vérité même ? (Ordre, p. 308.)

disposer souverainement des instruments qu'il s'est créé et des capitaux accumulés par son épargne pour telle entreprise dont il lui semble bon de courir les risques, et sous la condition expresse de jouir seul du fruit de la découverte et des bénéfices de l'aventure.

Ce droit est tellement de l'essence de la liberté, qu'à le dénier on mutile l'homme dans son corps, dans son âme et dans l'exercice de ses facultés, et que la société, qui ne progresse que par le libre essor des individus, venant à manquer d'explorateurs, se trouve arrêtée dans sa marche. (*Système, 1, pp. 249-251.*)

162. Le monopole exprime l'individualité

[Retour à la table des matières](#)

Le monopole existe de par la nature et l'homme : il a sa source à la fois au plus profond de notre conscience et dans le fait extérieur de notre individualisation. De même que dans notre corps et notre intelligence tout est spécialité et propriété ; de même notre travail se produit avec un caractère propre et spécifique, qui en constitue la qualité et la valeur. Et comme le travail ne peut se manifester sans matière ou objet d'exercice, la personne appelant nécessairement la chose, le monopole s'établit du sujet à l'objet aussi infailliblement que la durée se constitue du passé à l'avenir. Les abeilles, les fourmis et autres animaux vivant en société, ne paraissent doués individuellement que d'automatisme : l'âme et l'instinct chez eux sont presque exclusivement collectifs. Voilà pourquoi, parmi ces animaux, il ne peut y avoir lieu à privilège et monopole ; pourquoi, dans leurs opérations même les plus réfléchies, il ne se consultent ni ne délibèrent. Mais, l'humanité étant individualisée dans sa pluralité, l'homme devient fatalement monopoleur, puisque, n'étant pas monopoleur, il n'est rien ; et le problème social consiste à savoir, non pas comme on abolira, mais comment on conciliera tous les monopoles. (*Système, 1, pp. 258-259.*)

163. Relativité du monopole

[Retour à la table des matières](#)

Et pourtant il est avéré, par tout ce que l'histoire et l'économie sociale offrent de plus authentique, que l'humanité a été jetée nue et sans capital sur la terre qu'elle exploite ; conséquemment, que c'est elle qui a créé et qui crée tous les jours toute richesse ; que le monopole en elle n'est qu'une vue relative servant à désigner le grade du travailleur, avec certaines conditions de jouissance, et que tout le progrès consiste, en multipliant indéfiniment les produits, à en déterminer la proportionnalité, c'est-à-dire à organiser le travail et le bien-être par la division, les machines, l'atelier, l'édu-

cation et la concurrence. L'étude la plus approfondie des phénomènes n'aperçoit rien au-delà. [...] (*Système*, I, p. 277.)

164. Initiative individuelle et sagesse sociale

[Retour à la table des matières](#)

Je prie donc que l'on me dise comment il est possible de faire appel aux principes de sociabilité, de fraternité et de solidarité, alors que la société elle-même repousse toute transaction solidaire et fraternelle ? Au début de chaque industrie, à la première lueur d'une découverte, l'homme qui invente est isolé ; la société l'abandonne et reste en arrière. Pour mieux dire, cet homme, relativement à l'idée qu'il a conçue et dont il poursuit la réalisation, devient à lui seul la société tout entière. Il n'a plus d'associés, plus de collaborateurs, plus de garants ; tout le monde le fuit ; à lui seul la responsabilité, à lui seul donc les avantages de la spéculation. [...]

Le développement s'effectue par l'essor des énergies individuelles ; la masse est de sa nature inféconde, passive et réfractaire à toute nouveauté. C'est, si j'ose employer cette comparaison, la matrice, stérile par elle-même, mais où viennent se déposer les germes créés par l'activité privée, qui, dans la société hermaphrodite, fait véritablement fonction d'organe mâle.

Mais la société ne se conserve qu'autant qu'elle se dérobe à la solidarité des spéculations particulières, et qu'elle laisse absolument toute innovation aux risques et périls des individus. On pourrait en quelques pages dresser la liste des inventions utiles. Les entreprises menées à bonne fin se comptent ; aucun nombre n'exprimerait la multitude d'idées fausses et d'essais imprudents qui tous les jours éclosent dans les cerveaux humains. Il n'est pas un inventeur, pas un ouvrier, qui, pour une conception saine et juste, n'ait enfanté des milliers de chimères ; pas une intelligence qui, pour une étincelle de raison, ne jette des tourbillons de fumée. S'il était possible de faire deux parts de tous les produits de la raison humaine, et de mettre d'un côté les travaux utiles, de l'autre tout ce qui a été dépensé de force, d'esprit, de capitaux et de temps pour l'erreur, on verrait avec effroi que l'emport de ce compte sur le premier est peut-être d'un milliard pour cent. Que deviendrait la société, si elle devait acquitter ce passif et solder toutes ces banqueroutes ? Que deviendraient à leur tour la responsabilité et la dignité du travailleur, si, couvert de la garantie sociale, il pouvait, sans risques pour lui-même, se livrer à tous les caprices d'une imagination en délire, et jouer à chaque instant l'existence de l'humanité ? (*Système*, I, pp. 252-253.)

C) La valeur

165. La création des valeurs

[Retour à la table des matières](#)

[...] Tout ce qui peut m'être de quelque service a pour moi de la valeur, et je suis d'autant plus riche que la chose utile est plus abondante : à cela point de difficulté. Le lait et la chair, les fruits et les graines, la laine, le sucre, le coton, le vin, les métaux, le marbre, la terre enfin, l'eau, l'air, le feu et le soleil sont relativement à moi, valeurs d'usage, valeurs par nature et destination. Si toutes les choses qui servent à mon existence étaient aussi abondantes que certaines d'entre elles, par exemple la lumière ; en d'autres termes, si la qualité de chaque espèce de valeurs était inépuisable, mon bien-être serait à jamais assuré : je n'aurais que faire de travailler, je ne penserais même pas. Dans cet état, il y aurait toujours utilité dans les choses, mais il ne serait plus vrai de dire qu'elles *valent*, car la valeur, ainsi que nous le verrons bientôt, indique un rapport essentiellement social ; et c'est même uniquement par l'échange, en faisant une espèce de retour de la société sur la nature, que nous avons acquis la notion d'utilité. Tout le développement de la civilisation tient donc à la nécessité où se trouve la race humaine de provoquer incessamment la création de nouvelles valeurs ; de même que les maux de la société ont leur cause première dans la lutte perpétuelle que nous soutenons contre notre propre inertie. [...] (Système, I, p. 91.)

166. Valeur d'utilité et valeur d'échange

[Retour à la table des matières](#)

[...] La valeur utile et la valeur échangeable, nécessaires l'une à l'autre, sont en raison inverse l'une de l'autre : je demande donc pourquoi la rareté, non l'utilité, est synonyme de cherté. Car, remarquons-le bien, la hausse et la baisse des marchandises sont indépendantes de la quantité de travail dépensée dans la production ; et le plus ou le moins de frais qu'elles coûtent ne sert de rien pour expliquer les variations de la mercuriale. La valeur est capricieuse comme la liberté : elle ne considère ni l'utilité ni le travail ; loin de là, il semble que, dans le cours ordinaire des choses, et à part certaines perturbations exceptionnelles, les objets les plus utiles soient toujours ceux qui doivent se livrer à plus bas prix ; en d'autres termes, qu'il est juste que les hommes qui travaillent avec le plus d'agrément soient le mieux rétribués, et ceux qui versent dans leur peine le sang et l'eau, le plus mal. Tellement qu'en suivant le principe jusqu'aux dernières conséquences, on arriverait à conclure le plus logiquement du monde : que les choses dont l'usage est nécessaire et la quantité infinie, doivent

être pour rien ; et celles dont l'utilisation est nulle et la rareté extrême, d'un prix inestimable. Mais, et pour comble d'embarras, la pratique n'admet point ces extrêmes ; d'un côté, aucun produit humain ne saurait jamais atteindre l'infini en grandeur ; de l'autre, les choses les plus rares ont besoin d'être, à un degré quelconque, utiles, sans quoi elles ne seraient susceptibles d'aucune valeur. La valeur utile et la valeur échangeable restent donc fatalement enchaînées l'une à l'autre, bien que par leur nature, elles tendent continuellement à s'exclure. [...] (*Système*, I, p. 96.)

167. La mesure de la valeur n'est pas l'argent

[Retour à la table des matières](#)

Les économistes semblent n'avoir jamais entendu, par la mesure de la valeur, qu'un étalon, une sorte d'unité primordiale, existant par elle-même, et qui s'appliquerait à toutes les marchandises, comme le mètre s'applique à toutes les grandeurs. Aussi a-t-il semblé à plusieurs que tel était en effet le rôle de l'argent. Mais la théorie des monnaies a prouvé du reste que, loin d'être la mesure des valeurs, l'argent n'en est que l'arithmétique, et une arithmétique de convention. L'argent est à la valeur ce que le thermomètre est à la chaleur : le thermomètre, avec son échelle arbitrairement graduée, indique bien quand il y a déperdition ou accumulation de calorique : mais quelles sont les lois d'équilibre de la chaleur, quelle en est la proportion dans les divers corps, quelle quantité est nécessaire pour produire une ascension de 10, 15 ou 20 degrés dans le thermomètre, voilà ce que le thermomètre ne dit pas ; il n'est pas même sûr que les degrés de l'échelle, tous égaux entre eux, correspondent à des additions égales de calorique.

L'idée que l'on s'était faite jusqu'ici de la mesure de la valeur est donc inexacte ; ce que nous cherchons n'est pas l'étalon de la valeur, comme on l'a dit tant de fois, et ce qui n'a pas de sens ; mais la loi suivant laquelle les produits se proportionnent dans la richesse sociale ; car c'est de la connaissance de cette loi que dépendent, dans ce qu'elles ont de normal et de légitime, la hausse et la baisse des marchandises. En un mot, comme par la mesure des corps célestes on entend le rapport résultant de la comparaison de ces corps entre eux, de même par la mesure des valeurs, il faut entendre le rapport qui résulte de leur comparaison ; or, je dis que ce rapport a sa loi, et cette comparaison son principe. (*Système*, I, p. 105.)

168. La mesure de la valeur est le travail

[Retour à la table des matières](#)

[...] Le capital est la *matière* de la richesse, comme l'argent est la matière de la monnaie, comme le blé est la matière du pain, et, en remontant la série jusqu'au bout, comme la terre, l'eau, le feu, l'atmosphère, sont la matière de tous nos produits. Mais c'est le travail, le travail seul, qui crée successivement chaque utilité donnée à ces *matières* et qui conséquemment les transforme en capitaux et en richesses. Le capital

est du travail, c'est-à-dire de l'intelligence et de la vie réalisées ; comme les animaux et les plantes sont des réalisations de l'âme universelle ; comme les chefs-d'œuvre d'Homère, de Raphaël et de Rossini, sont l'expression de leurs idées et de leurs sentiments. La valeur est la proportion suivant laquelle toutes les réalisations de l'âme humaine doivent se balancer pour produire un tout harmonieux qui, étant richesse, engendre pour nous le bien-être, ou plutôt est le signe, non l'objet, de notre félicité ¹. (*Système, I, p. 132.*)

169. Où trouver la mesure du travail ?

[Retour à la table des matières](#)

Le travail, champ d'observation de l'Économie politique, peut être considéré sous un double point de vue : 1° subjectivement, dans l'homme, en tant que divisible et spécialisé ; 2° objectivement, dans la matière, en tant que réalisé.

La division et la spécialisation du travail donnent lieu aux lois d'organisation ; la réalisation du travail engendre la théorie de la production et de la circulation des richesses.

Le travail réalisé prend successivement les noms de produit, valeur, capital, salaire : le travail divisé et spécialisé s'appelle tour à tour science, art, métier, pensée, dessin, exécution.

Le travail est la superposition ou substitution, dans les corps, de séries artificielles aux séries naturelles. Or, comme toutes ces séries substituées ou superposées sont incommensurables entre elles (sans quoi elles ne formeraient pas des spécialités ou divisions du travail), il s'ensuit que le travail, considéré dans le produit, n'a pas de mesure de comparaison.

Mais puisque le travail est divisible, susceptible de genres et d'espèces, en un mot, de série, il résulte nécessairement que le travail est mesurable ; et puisque la mesure

¹ Toute transaction entre l'homme et l'homme relativement aux objets de leur consommation et de leur industrie implique donc que le produit soit balancé par le produit, le travail par le travail, la dépense par la dépense, le service par le service, le crédit par le crédit, le privilège par le privilège, en deux mots la VALEUR par la VALEUR.

Il n'y a plus balance, il y a injustice, partant vol, désordre, crime et guerre latente, dès que l'un est obligé de fournir une valeur plus considérable pour une valeur moindre.

Dans l'incertitude où l'on est presque toujours de la valeur exacte des choses, ce n'est pas chose toujours facile que d'établir toutes ces balances : aussi peut-on dire qu'autant la spéculation agioteuse, basée sur l'anarchie, est intéressée à entretenir l'incertitude, autant la société est intéressée elle-même à entourer les transactions de toutes les lumières et garanties possibles. (*Justice, II, p. 110.*)

Pas d'autre réforme que celle de la valeur. Celle-là contient toutes les autres et les supplée toutes. Elle commence par la valeur des objets de la consommation la plus vulgaire ; elle passe insensiblement des produits industriels, agricoles aux produits des arts et des sciences, du matériel à l'intelligible ; enfin elle entraîne avec elle jusqu'à la réforme (le la philosophie. (*Carnets, II, p. 315.*)

du travail ne se trouve pas dans l'objet, il faut qu'elle se rencontre dans le sujet, c'est-à-dire le travailleur.

Donc, mesurer le travail, ce n'est pas comparer des valeurs incommensurables entre elles, c'est trouver le rapport des capacités. [...]

La mesure du travail a été provisoirement prise du temps. Si dans deux fonctions séparées toutes choses étaient égales, le talent, la diligence, le zèle, la bonne foi, la dépense de force physique et d'intelligence, on pourrait dire que dix heures de travail dans l'une payent dix heures de travail dans l'autre. Mais comme une semblable égalité ne se rencontre jamais, le temps, abstraction faite des différences industrielles, est une mesure arbitraire. [...]

Le temps, pris pour mesure de travail, est un mode artificiel de comparaison, dont l'usage suppose la détermination préalable de la spécialité industrielle, élément de la série politique. La question des salaires restera donc insoluble aussi longtemps que la loi d'organisation ne sera pas connue.[...] (Ordre, pp. 322-324.)

170. Le travail n'est pas une valeur

[Retour à la table des matières](#)

[...] Le travail est dit *valoir*, non pas en tant que marchandise lui-même, mais en vue des valeurs qu'on suppose renfermées puissanciellement en lui. La *valeur du travail* est une expression figurée, une anticipation de la cause sur l'effet.

C'est une fiction, au même titre que la *productivité du capital*. Le travail produit, le capital vaut : et quand, par une sorte d'ellipse, on dit la valeur du travail, on fait un enjambement qui n'a rien de contraire aux règles du langage, mais que des théoriciens doivent s'abstenir de prendre pour une réalité. Le travail, comme la liberté, l'amour, l'ambition, le génie, est chose vague et indéterminée de sa nature, mais qui se définit qualitativement par son objet, c'est-à-dire qui devient une réalité par le produit. Lors donc que l'on dit : le travail de cet homme vaut cinq francs par jour, c'est comme si l'on disait : le produit du travail quotidien de cet homme vaut cinq francs.

Or, l'effet du travail est d'éliminer incessamment la rareté et l'opinion, comme éléments constitutifs de la valeur, et, par une conséquence nécessaire, de transformer les utilités naturelles ou vagues (appropriées ou non) en utilités mesurables ou sociales : d'où il résulte que le travail est tout à la fois une guerre déclarée à la parçimonie de la nature, et une conspiration permanente contre la propriété. (Système, I, p. 113.)

171. Toute valeur est créée de rien

[Retour à la table des matières](#)

Quand on dit vulgairement que rien ne se fait de rien, on entend que pour produire l'homme a besoin d'un champ de production, d'une matière sur laquelle il puisse effectuer son oeuvre, déposer sa pensée, réaliser l'utilité qu'il a conçue : ce n'est là qu'une métaphore. Mais encore une fois ce n'est pas de la matière qu'il s'agit en économie politique ; c'est de l'utilité créée, du travail incorporé dans la substance, en un mot, de la valeur, produite de l'âme humaine, produite de rien. C'est sur ce produit du travail, la valeur ou l'utilité, que porte le droit ; c'est en vue de cette utilité qu'a lieu l'échange ; c'est par elle que les produits sont commensurables entre eux, quelle que soit la matière dont ils sont formés. Et alors même que vous servez, pour produire, d'une matière déjà façonnée par le travail - ce qu'on appelle en économie politique un capital, vous n'en créez pas moins de rien ce que vous y ajoutez de valeur nouvelle, comme le premier sauvage qui, rompant une branche d'arbre, a créé de rien le premier bâton.

Il suit évidemment de cette théorie de la création *de nihilo*, que la terre et tous les objets de la nature sont communs à tous ; que les seules choses qui puissent être appropriées sont les valeurs ; conséquemment que les revenus attribués au capital sont l'effet d'une illusion, d'un faux compte d'une usurpation illégitime, passée en convention tacite et traditionnelle, et en force de loi. Abolir cette prélibation du capitaliste sur le travailleur, tel est l'objet de la plus grande révolution qui doit peut-être s'accomplir dans l'humanité. [...] (*Question sociale*, pp. 254-255.)